

COLLECTION DU DOMAINE PUBLIC

COMME IL VOUS PLAÎ- RA

WILLIAM SHAKESPEARE

Comédie — 1599

RÉPLIQUE · TEXTE INTÉGRAL LIBRE & GRATUIT

NOTE D'ÉDITION & DOMAINE PUBLIC

*Cette œuvre dramatique appartient au **Domaine Public** universel. Libre de droits patrimoniaux, elle peut être lue, montée sur scène, imprimée et partagée en toute liberté.*

À propos de cette édition

Conçue pour le travail du comédien et la pratique du plateau, cette édition privilégie la lisibilité et l'aisance de mémorisation :

- **Confort de lecture** : Justification courte au fer à gauche pour alléger l'effort visuel et sécuriser le retour du regard.
- **Distinction immédiate** : Répliques en **Cormorant Garamond** et didascalies en **Inter**, évitant toute confusion à voix haute.
- **Repérage scénique** : Numérotation discrète toutes les 5 lignes et marges aérées de 20 mm pour les annotations de jeu.

L'application Réplique

Cette édition vous est offerte par **Réplique**, l'outil d'apprentissage des textes créé pour les comédiens et les metteurs en scène.

L'application vous accompagne dans l'apprentissage de vos rôles grâce à un parcours progressif (textes à trous, masquage par initiale, récitation au micro) et un **mode Italienne** qui vous donne la réplique au bon tempo, secondé par un souffleur discret en cas d'hésitation.

Répétez vos textes et retrouvez nos éditions sur

www.replique.pro

PERSONNAGES

ROSALINDE	206 rép.	PREMIER SEIGNEUR	6 rép.
ORLANDO	130 rép.	DEUXIÈME SEIGNEUR	4 rép.
CÉLIA	112 rép.	DENIS	3 rép.
PIERRE DE TOUCHE	80 rép.	CHANSON	3 rép.
JACQUES	60 rép.	SIRE OLIVIER	3 rép.
OLIVIER	39 rép.	PREMIER CHASSEUR	3 rép.
CORIN	29 rép.	PREMIER PAGE	3 rép.
SILVIUS	27 rép.	JACQUES DES BOIS	3 rép.
DUC	25 rép.	SEIGNEURS	2 rép.
PHÉBÉ	24 rép.	DEUXIÈME CHASSEUR	2 rép.
FRÉDÉRIC	20 rép.	TOUS LES CHASSEURS	2 rép.
LEBEAU	15 rép.	DEUXIÈME PAGE	2 rép.
WILLIAM	12 rép.	LEREAU	1 rép.
AUDREY	12 rép.	SIRE OLIVIER GACHETEXTE	1 rép.
AMIENS	11 rép.	DUC FRÉDÉRIC	1 rép.
ADAM	10 rép.	DEUX PAGES	1 rép.
CHARLES	9 rép.	CHANT	1 rép.
VIEUX DUC	8 rép.	FIN DE COMME IL VOUS PLAIRA	1 rép.

SOMMAIRE

☞ Cliquez sur un acte pour y accéder directement

Acte I	5
---------------------	----------

ACTE I

SCÈNE I

(Un verger, devant la maison d' Olivier .)

ADAM

Voilà, mon maître, votre frère, qui vient.

ORLANDO

Tiens-toi à l'écart, Adam, et tu entendras comme il va me secouer.

OLIVIER

Eh bien, monsieur, que faites-vous ici ?

ORLANDO

Rien. On ne m'a pas appris à faire quelque chose.

OLIVIER

Que dégradez-vous alors, monsieur ?

5

ORLANDO

Ma foi, monsieur, je vous aide à dégrader par la fainéantise ce que Dieu a fait, votre pauvre et indigne frère.

OLIVIER

Ma foi, monsieur, occupez-vous mieux et allez au diable.

ORLANDO

Suis-je fait pour garder vos porcs et manger des glands avec eux ? Quel patrimoine d'enfant prodigue ai-je dépensé pour être réduit à une telle détresse ? 10

OLIVIER

Savez-vous où vous êtes, monsieur ?

ORLANDO

Oh ! oui, monsieur, ici, très-bien ; dans votre verger.

OLIVIER

Savez-vous devant qui, monsieur ?

ORLANDO

Oui, mieux que celui devant qui je suis ne sait qui je suis. Je sais que vous êtes mon frère aîné, et par là, grâce aux doux rapports du sang, vous deviez savoir qui je suis. La courtoisie des nations vous accorde la préséance sur moi en ce que vous êtes le premier-né ; mais cette tradition ne me retire pas mon sang, y eût-il vingt frères entre nous. J'ai en moi autant de mon père que vous, quoique 15

20

(je le confesse)

ORLANDO

vous soyez, étant venu avant moi, le mieux placé pour devenir, comme lui, vénérable.

OLIVIER

Qu'est-ce à dire, petit ?

ORLANDO

Allons, allons, frère aîné, vous êtes trop jeune en ceci.

OLIVIER

Veux-tu donc mettre la main sur moi, manant ?

25

ORLANDO

Je ne suis pas un manant, je suis le plus jeune fils de sire Roland des Bois : il était mon père, et trois fois manant est celui qui dit qu'un tel père a engendré des manants ! Si tu n'étais mon frère, je ne détacherais pas de ta gorge cette main, que cette autre n'eût arraché ta langue pour avoir parlé ainsi : tu t'es outragé toi-même.

30

ADAM

Chers maîtres, calmez-vous ; au nom du souvenir de votre père, soyez d'accord.

OLIVIER

Lâche-moi, te dis-je.

OLIVIER

Et que veux-tu faire ? Mendier, sans doute, quand tout sera dépensé ?
C'est bon, monsieur, rentrez. Je ne veux plus être ennuyé de vous. Vous
aurez une partie de ce que vous désirez. Laissez-moi, je vous prie. ³⁵

ORLANDO

Je ne veux pas vous molester plus que ne l'exige mon bien.

OLIVIER

Rentrez avec lui, vieux chien !

ADAM

Vieux chien ! Est-ce donc là ma récompense ? C'est vrai, j'ai perdu mes
dents à votre service... Dieu soit avec mon vieux maître ! Ce n'est pas
lui qui aurait dit un mot pareil. ⁴⁰

ADAM

Sortent Orlando et Adam.

OLIVIER

Oui-dà, c'est ainsi ! Vous commencez à empiéter sur moi ! Eh bien ! je
guérirai votre exubérance, et cela sans donner mille écus... Holà, Denis !

DENIS

Votre Honneur appelle ? ⁴⁵

OLIVIER

Charles, le lutteur du duc, ne s'est-il pas présenté ici pour me parler ?

DENIS

Avec votre permission, il est ici à la porte et sollicite accès près de vous.

OLIVIER

Faites-le entrer.

OLIVIER

Sort Denis.

OLIVIER

Ce sera un bon moyen... La lutte est pour demain.

50

CHARLES

Le bonjour à Votre Honneur.

OLIVIER

Bon monsieur Charles ! quelle nouvelle nouvelle y a-t-il à la nouvelle cour ?

CHARLES

Messire, il n'y a de nouvelles à la cour que les vieilles nouvelles : c'est-à-dire que le vieux duc est banni par son jeune frère le nouveau duc ; avec lui se sont exilés volontairement trois ou quatre seigneurs tous dévoués. Leurs terres et leurs revenus enrichissent le nouveau duc qui, à ce prix, leur accorde volontiers la permission de vagabonder.

55

OLIVIER

Pouvez-vous me dire si Rosalinde, la fille du duc, est bannie avec son père ?

60

CHARLES

Oh ! non, car la fille du nouveau duc, sa cousine, l'aime tant, ayant été élevée avec elle dès le berceau, qu'elle l'aurait suivie dans son exil ou serait morte en se séparant d'elle. Elle est à la cour où son oncle l'aime autant que sa propre fille, et jamais deux femmes ne se sont aimées comme elles.

65

OLIVIER

Où va vivre le vieux duc ?

CHARLES

On dit qu'il est déjà dans la forêt des Ardennes, avec maints joyeux compagnons, et que là tous vivent comme le vieux Robin Hood d'Angleterre. On dit que nombre de jeunes gentilshommes affluent chaque jour auprès de lui, et qu'ils passent le temps sans souci, comme on faisait dans l'âge d'or.

70

OLIVIER

Çà, vous luttez demain devant le nouveau duc ?

CHARLES

Oui, pardieu, monsieur, et je suis venu vous informer d'une chose. Monsieur, on m'a donné secrètement à entendre que votre jeune frère, Orlando, est disposé à venir sous un déguisement tenter un assaut contre moi. Demain, monsieur, c'est pour ma réputation que je lutte, et celui qui m'échappera sans quelque membre brisé s'en tirera bien heureusement. Votre frère est bien jeune et bien délicat, et, par égard pour vous, j'aurais répugnance à l'assommer comme j'y serai obligé par mon propre honneur, s'il se présente. Aussi, par affection pour vous, suis-je venu vous prévenir, afin que vous puissiez ou le détourner de son inten-

75

80

tion ou vous bien préparer au malheur qu'il encourt : c'est lui-même qui l'aura cherché, et tout à fait contre mon gré.

CHARLES

Je suis fort aise d'être venu ici vous trouver. S'il vient demain, je lui donnerai son compte. Si Jamais après cela il peut marcher seul, je re-
nonce à jamais lutter pour le prix. Et sur ce, Dieu garde Votre Honneur ! 85

OLIVIER

Au revoir, bon Charles.

OLIVIER

Charles sort.

OLIVIER

À présent je vais stimuler le gaillard, j'espère que je verrai sa fin : car mon âme, je ne sais pourquoi, ne hait rien plus que lui. Pourtant, il est
doux, savant sans avoir été instruit, plein de nobles idées, aimé comme
par enchantement de toutes les classes et, en vérité, si bien dans le cœur
de tout le monde et spécialement de mes propres gens qui le
connaissent le mieux, que j'en suis tout à fait déprécié. Mais cela ne du-
rera pas. Cet athlète arrangera tout. Il ne me reste plus qu'à enflammer
le jeune gars pour la lutte, et j'y vais de ce pas. 90
95

OLIVIER

Il sort.

OLIVIER

‌

SCÈNE II

(Une pelouse devant le palais ducal.)

CÉLIA

Je t'en prie, Rosalinde, ma chère petite cousine, sois gaie.

ROSALINDE

Chère Célia, je montre plus de gaieté que je n'en possède, et vous voudriez encore que je fusse plus gaie ! Si vous ne pouvez me faire oublier
un père banni, vous ne sauriez me rappeler aucune idée extraordinairement plaisante. 100

CÉLIA

Je vois par là que tu ne m'aimes pas aussi absolument que je t'aime : si mon oncle, ton père banni, avait banni ton oncle, le duc mon père, et que tu fusses toujours restée avec moi, j'aurais habitué mon affection à
prendre ton père pour le mien, et c'est ce que tu ferais, si en vérité ton affection pour moi était aussi parfaitement trempée que mon affection
pour toi. 105

ROSALINDE

Soit ! j'oublierai ma situation pour me réjouir de la vôtre. 110

CÉLIA

Tu le sais, mon père n'a d'enfant que moi ; il n'est pas probable qu'il en ait d'autre, et sûrement, à sa mort, tu seras son héritière : car ce qu'il a pris à ton père par force, je te le rendrai par affection ; sur mon honneur, je le ferai, et si je brise ce serment, que je devienne un monstre !
Ainsi, ma douce Rose, ma chère Rose, sois gaie. 115

ROSALINDE

Je veux l'être désormais, petite cousine, et m'ingénier en amusements...
Voyons, si on se livrait à l'amour... Qu'en pensez-vous ?

CÉLIA

Oui, ma foi, n'hésite pas, fais de l'amour un amusement ; mais ne va pas
aimer sérieusement un homme, ni même pousser l'amusement jusqu'à
ne pouvoir te retirer en tout honneur, avec l'intacte pureté d'une pu-
dique rougeur. 120

ROSALINDE

À quoi donc nous amuserons-nous ?

CÉLIA

Asseyons-nous et sous nos sarcasmes chassons dame Fortune de son
rouet : que cette ménagère apprenne désormais à répartir ses dons équi-
tablement. 125

ROSALINDE

Je voudrais que cela nous fût possible, car ses bienfaits sont terrible-
ment mal placés, et la bonne vieille aveugle se méprend surtout dans
ses dons aux femmes,

CÉLIA

C'est vrai : celles qu'elle fait jolies, elle les fait rarement vertueuses, et
celles qu'elle fait vertueuses, elles les fait fort peu séduisantes. 130

ROSALINDE

Et ne vois-tu pas que tu passes du domaine de la fortune à celui de la nature ? La fortune règle les dons de ce monde, non les traits naturels.

CÉLIA

Non. Quand la nature a produit une jolie créature, est-ce que la fortune ne peut pas la faire tomber dans le feu ?

CÉLIA

Montrant Pierre de Touche.

135

CÉLIA

Si la nature nous a donné l'esprit de narguer la fortune, est-ce que la fortune n'a pas envoyé ce fou pour couper court à nos propos ?

ROSALINDE

Vraiment, la fortune est bien dure pour la nature, quand elle se sert de la bêtise naturelle pour interrompre l'esprit naturel.

CÉLIA

Peut-être n'est-ce pas l'œuvre de la fortune, mais bien de la nature, laquelle, s'apercevant que nos simples esprits étaient trop obtus pour raisonner dignement sur de telles déesses, a envoyé ce simple d'esprit pour les aiguïser, car la bêtise obtuse sert toujours pour l'esprit de pierre à aiguïser.

140

CÉLIA

À Pierre de Touche.

145

CÉLIA

Eh bien, esprit, de quel côté errez-vous ?

PIERRE DE TOUCHE

Maîtresse, il faut que vous veniez auprès de votre père.

CÉLIA

Vous a-t-on pris pour messenger ?

PIERRE DE TOUCHE

Non, sur mon honneur, mais on m'a dit de venir vous chercher.

ROSALINDE

Où avez-vous appris ce serment-là, fou que vous êtes ?

150

PIERRE DE TOUCHE

D'un certain chevalier qui jurait sur son honneur que les crêpes était bonnes et jurait sur son honneur que la moutarde ne valait rien : moi, je soutiens que les crêpes ne valaient rien et que la moutarde était bonne ; et cependant le chevalier ne se parjurait pas.

CÉLIA

Comment prouvez-vous ça, avec votre bel amas de savoir ?

155

ROSALINDE

Oui-dà, démuselez votre sagesse à présent.

PIERRE DE TOUCHE

Eh bien, avancez-vous toutes deux, caressez-vous le menton et jurez par vos barbes que je suis un coquin.

CÉLIA

Par nos barbes, si nous en avons, tu en es un.

PIERRE DE TOUCHE

Par ma coquinerie, si j'en avais, je serais un coquin. Mais quand vous jurez par ce qui n'est pas, vous ne vous parjurez pas : or ce chevalier ne se parjurait pas en jurant par son honneur, car il n'en avait pas ou, s'il en avait, il l'avait faussé longtemps avant de voir ces crêpes ou cette moutarde-là. 160

CÉLIA

Dis-moi, je te prie, de qui tu veux parler ? 165

PIERRE DE TOUCHE

De quelqu'un qu'aime fort le vieux Frédéric, votre père.

CÉLIA

L'amitié de mon père suffit pour le faire respecter. Assez ! ne parlez plus de lui. Un de ces jours vous serez fouetté pour médisance.

PIERRE DE TOUCHE

Tant pis si les fous ne peuvent parler sensément des folies que font les hommes sensés. 170

CÉLIA

Sur ma parole, tu dis vrai : car, depuis que les fous doivent imposer silence au peu de sens commun qu'ils ont, le peu de folie qu'ont les gens sensés fait un grand étalage. Voici venir monsieur Lebeau.

ROSALINDE

La bouche pleine de nouvelles.

CÉLIA

Qu'il va nous dégorger, comme un pigeon nourrit ses petits.

175

ROSALINDE

Alors nous allons être farcies de nouvelles.

CÉLIA

Tant mieux ; nous n'en serons que plus achalandées. Bonjour , monsieur Lebeau. Quelle nouvelle ?

LEBEAU

Belle princesse, vous avez perdu un bien bon divertissement.

CÉLIA

Un divertissement ? De quelle couleur ?

180

LEBEAU

De quelle couleur, madame ? Comment puis-je vous répondre ?

ROSALINDE

Comme le voudront votre esprit et la fortune.

PIERRE DE TOUCHE

Ou comme le décréteront les destins.

CÉLIA

Bien dit. Voilà une phrase vite maçonnée.

PIERRE DE TOUCHE

Si jamais ma verve rancit !

185

ROSALINDE

Tu cesseras d'être en bonne odeur.

LEBEAU

Vous me déconcertez, mesdames. Je vous aurais parlé d'une bonne lutte dont vous avez perdu le spectacle.

ROSALINDE

Dites-nous toujours les détails de cette lutte.

LEBEAU

Je vais vous dire le commencement, et, s'il plaît à Vos Grâces, vous pourrez voir la fin ; car le plus beau est encore à faire, et c'est ici même, où vous êtes, qu'ils viennent l'accomplir.

190

CÉLIA

Eh bien, voyons ce commencement qui est mort et enterré.

LEBEAU

Voici venir un vieillard et ses trois fils...

CÉLIA

Je pourrais adapter ce commencement à un vieux conte.

195

LEBEAU

Trois beaux jeunes gens de taille et de mine excellentes...

ROSALINDE

Avec des écriteaux au cou disant : À tous ceux qui verront ces présentes, salut !

LEBEAU

L'aîné des trois a lutté avec Charles le lutteur du duc, lequel Charles l'a renversé en un moment et lui a brisé trois côtes, si bien qu'il y a peu d'espoir de le sauver. Le second a été traité de même, et de même le troisième. Ils sont là-bas gisants ; le pauvre vieillard, leur père, se lamenta si douloureusement sur leurs corps que tous les spectateurs prennent son parti en pleurant.

200

ROSALINDE

Hélas !

205

PIERRE DE TOUCHE

Mais, monsieur, quel est le divertissement que ces dames ont perdu ?

LEBEAU

Eh bien, celui dont je parle.

PIERRE DE TOUCHE

Ainsi les hommes deviennent plus savants de jour en jour ! C'est la première foi que j'ai jamais ouï dire que voir briser des côtes était un divertissement pour des femmes.

210

CÉLIA

Et moi aussi, je te le promets.

ROSALINDE

Mais y a-t-il encore quelqu'un qui aspire à entendre dans ses côtes ce bris musical ? Reste-t-il quelque amateur de côtes brisées ?... Verrons-nous cette lutte, cousine ?

LEBEAU

Il le faut bien, si vous restez ici ; car voici l'endroit même fixé pour la lutte, et ils sont prêts à l'engager.

215

CÉLIA

Pour sûr, ce sont eux qui viennent. Restons donc et voyons.

CÉLIA

Fanfares. Entrent le duc Frédéric, Orlando, Charles , des seigneurs et des gens de service.

FRÉDÉRIC

En avant ! puisque ce jeune homme ne veut pas se laisser fléchir, qu'il
coure les risques de sa témérité. 220

ROSALINDE

Est-ce là l'homme ?

LEBEAU

Lui-même, madame.

CÉLIA

Hélas ! il est trop jeune ; pourtant il a un air triomphant.

FRÉDÉRIC

Vous voilà, ma fille, et vous, ma nièce ! Vous vous êtes donc glissées ici
pour voir la lutte ? 225

ROSALINDE

Oui, monseigneur, si vous daignez nous le permettre.

FRÉDÉRIC

Vous n'y prendrez guère de plaisir, je puis vous le dire, il y a tant
d'inégalité entre les hommes. Par pitié pour la jeunesse du provocateur,
je serais bien aise de le dissuader, mais il ne veut pas se laisser fléchir.
Parlez-lui, mesdames ; voyez si vous pouvez l'émouvoir. 230

CÉLIA

Appelez-le, cher monsieur Lebeau.

FRÉDÉRIC

Faites, je m'éloignerai.

FRÉDÉRIC

Le duc s'éloigne.

LEBEAU

Monsieur le provocateur, les princesses vous demandent.

235

ORLANDO

Je me rends à leurs ordres avec tout respect et toute déférence.

ORLANDO

Il s'approche des princesses.

ROSALINDE

Jeune homme, avez-vous provoqué le lutteur Charles ?

ORLANDO

Non, belle princesse : il a lancé une provocation générale. Je viens seulement, comme les autres, essayer contre lui la vigueur de ma jeunesse.

240

ROSALINDE

Faites-le, jeune sire ; votre réputation n'en sera nullement dépréciée ; nous nous chargeons d'obtenir du duc que la lutte s'arrête là.

ORLANDO

Je vous en supplie, ne me punissez pas par un jugement défavorable, quoique, je l'avoue, je sois bien coupable de refuser quelque chose à des²⁴⁵ dames si belles et si accomplies. Mais que vos beaux yeux et vos doux souhaits soient avec moi dans ce litige ! Si je suis battu, il n'y aura d'humilié qu'un être jusqu'ici disgracié ; si je suis tué, il n'y aura de mort qu'un être désireux de mourir. Je ne ferai aucun tort à mes amis, car je n'en ai aucun pour me pleurer ; aucun préjudice au monde, car je²⁵⁰ n'y possède rien. Je n'occupe au monde qu'une place qui sera beaucoup mieux remplie quand je l'aurai laissée vide.

ROSALINDE

Je voudrais vous ajouter le peu de force que j'ai.

CÉLIA

Oui, augmenté de mon peu de force !

ROSALINDE

Bonne chance ! Fasse le ciel que je me sois méprise sur vous

²⁵⁵

CÉLIA

Que les souhaits de votre cœur soient avec vous !

CHARLES

Allons, où est ce jeune galant qui est si impatient de coucher avec sa mère la terre ?

ORLANDO

Présent, messire ; mais son ambition a des visées plus modestes.

Duc

Vous vous arrêterez à la première chute.

260

CHARLES

Que Votre Grâce soit tranquille ! Vous n'aurez pas à l'encourager pour une seconde, après l'avoir si éloquemment détourné de la première.

ORLANDO

Vous comptez me railler après la lutte, vous ne devriez pas me railler avant. Allons, approchez !

ROSALINDE

Hercule te soit en aide, jeune homme !

265

CÉLIA

Je voudrais être invisible pour attraper par la jambe ce robuste compagnon !

CÉLIA

Charles et Orlando luttent.

ROSALINDE

Ô excellent jeune homme !

CÉLIA

Si j'avais la foudre dans les yeux, je sais bien qui serait à terre.

270

CÉLIA

Charles est renversé. Acclamations.

FRÉDÉRIC

Assez ! assez !

ORLANDO

Encore ! j'adjure Votre Grâce ; je ne suis même pas en haleine.

FRÉDÉRIC

Comment es-tu, Charles ?

LEREAU

Il ne peut pas parler monseigneur.

275

FRÉDÉRIC

Emportez-le.

FRÉDÉRIC

On emporte Charles.

FRÉDÉRIC

À Orlando.

FRÉDÉRIC

Quel est ton nom, jeune homme ?

ORLANDO

Orlando, monseigneur, le plus jeune fils de sire Roland des Bois.

280

FRÉDÉRIC

— Que n'es-tu le fils d'un autre homme ! — Le monde tenait ton père pour honorable, — mais je l'ai toujours trouvé mon ennemi, — tu m'aurais charmé davantage par cet exploit, — si tu descendais d'une autre maison. — Adieu ! tu es un vaillant jouvenceau ; — je voudrais que tu m'eusses nommé un autre père.

285

FRÉDÉRIC

Il sort, suivi des courtisans et de Lebeau.

CÉLIA

— Si j'étais mon père, petite cousine, agirais-je ainsi ?

ORLANDO

— Je suis plus fier d'être le fils de sire Roland, — son plus jeune fils...
Ah ! je ne changerais pas ce titre — pour celui d'héritier adoptif de Frédéric.

290

ROSALINDE

— Mon père aimait sire Roland comme son âme, — et tout le monde était du sentiment de mon père. — Si j'avais su d'avance que ce jeune homme était son fils, — je lui aurais adressé des larmes pour prières, — plutôt que de le laisser s'aventurer ainsi.

CÉLIA

Gente cousine, — allons le remercier et l'encourager : — la brusque et jalouse humeur de mon père — m'est restée sur le cœur. 295

CÉLIA

À Orlando.

CÉLIA

Messire, vous avez beaucoup mérité : — si vous savez seulement tenir vos promesses en amour — aussi bien que vous avez su tout à l'heure dépasser toute promesse, — votre maîtresse sera heureuse. 300

ROSALINDE

Gentilhomme, — portez ceci en souvenir de moi, d'une créature rebutée par la fortune, — qui donnerait davantage, si elle en avait les moyens sous la main... — Partons-nous, petite cousine ?

CÉLIA

Oui. Adieu, beau gentilhomme.

CÉLIA

Elles s'éloignent. 305

ORLANDO

— Ne puis-je même pas dire merci ? Mes facultés les plus hautes — sont abattues, et ce qui reste debout ici — n'est qu'une quintaine, un bloc inanimé.

ROSALINDE

— Il nous rappelle... Ma fierté est tombée avec ma fortune : — je vais lui demander ce qu'il veut... Avez-vous appelé, messire ?... — Messire, vous avez lutté à merveille et vaincu — plus que vos ennemis. 310

CÉLIA

Venez-vous, cousine ?

ROSALINDE

— Je suis à vous... Adieu.

ROSALINDE

Sortent Rosalinde et Célia.

ORLANDO

— Quelle émotion pèse donc sur ma langue ? — Je n'ai pu lui parler, et pourtant elle provoquait l'entretien. 315

ORLANDO

— Ô pauvre Orlando ! tu es terrassé : — si ce n'est Charles, quelque créature plus faible t'a maîtrisé.

LEBEAU

— Beau sire, je vous conseille en ami — de quitter ces lieux. Bien que vous ayez mérité — de grands éloges, de sincères applaudissements et l'amour de tous, — pourtant telle est la disposition du duc — qu'il inter-
prête à mal tout ce que vous avez fait. — Le duc est fantasque : ce qu'il est au juste, — c'est à vous de le concevoir plutôt qu'à moi de le dire. 320

ORLANDO

— Je vous remercie, monsieur... Ah ! dites-moi, je vous prie, — laquelle était la fille du duc, de ces deux dames — qui assistaient à la lutte ?

325

LEBEAU

— Ni l'une ni l'autre, si nous en jugeons par le caractère ; — pourtant, en réalité, c'est la plus petite qui est sa fille. — L'autre est la fille du duc banni ; — son oncle l'usurpateur la délient ici — pour tenir compagnie à sa fille : leur mutuelle affection — est plus tendre que le naturel attachement de deux sœurs. — Mais je puis vous dire que, depuis peu, ce duc-ci a conçu du déplaisir contre sa gentille nièce — par cet unique motif — que le peuple la loue pour ses vertus — et la plaint pour l'amour de son bon père. — Je gage, sur ma vie, que sa rage contre elle — éclatera brusquement... Messire, adieu. — Plus tard, dans un monde meilleur que celui-ci, — je solliciterai de vous une amitié et une connaissance plus étroites.

330

335

ORLANDO

— Je vous suis grandement obligé : adieu !

ORLANDO

Lebeau sort.

ORLANDO

— Maintenant il me faut passer de la fumée à l'étouffoir, — d'un duc tyran à un frère tyran... — Ah ! céleste Rosalinde !

340

ORLANDO

Il sort.

ORLANDO

‌

SCÈNE III

(Dans le palais ducal.)

CÉLIA

Eh bien, cousine ! eh bien, Rosalinde !... Cupido, un peu de pitié ! Pas un mot ?

ROSALINDE

Pas un à jeter aux chiens !

345

CÉLIA

Non, tes mots sont trop précieux pour être jetés aux chiens, mais jette-m'en quelques-uns. Allons, lance tes raisons à mes trousses.

ROSALINDE

Il n'y aurait plus alors qu'à enfermer les deux cousines, l'une étant estropiée par des raisons et l'autre folle par déraison.

ROSALINDE

Elle pousse un soupir.

350

CÉLIA

Est-ce que tout cela est pour votre père ?

ROSALINDE

Non, il y en a pour le père de mon enfant. Oh ! combien ce monde de jours ouvrables est encombré de ronces !

CÉLIA

Bah ! cousine, ce ne sont que des chardons, jetés sur toi dans la folie d'un jour de fête ; si nous ne marchons pas dans les sentiers battus, ils s'attacheront à nos jupes.

355

ROSALINDE

De ma robe je pourrais les secouer ; mais ils sont dans mon cœur.

CÉLIA

Expectore-les.

ROSALINDE

J'essayerais, si je n'avais qu'à faire hem ! pour réussir.

CÉLIA

Allons, allons, lutte avec tes affections.

360

ROSALINDE

Oh ! elles ont pris le parti d'un lutteur plus fort que moi.

ROSALINDE

Le duc mon père aimait son père profondément.

CÉLIA

S'ensuit-il donc que vous deviez aimer son fils profondément ? D'après ce genre de logique, je devrais le haïr, car mon père haïssait son père profondément ; pourtant je ne hais pas Orlando.

365

ROSALINDE

Non, de grâce, ne le haïssez pas, pour l'amour de moi.

CÉLIA

Pourquoi le haïrais-je ? N'a-t-il pas de grands mérites ?

ROSALINDE

Laissez-moi l'aimer par cette raison, et vous, aimez-le parce que je l'aime... Tenez, voici le duc qui vient.

CÉLIA

La colère dans les yeux.

370

FRÉDÉRIC

— Donzelle, dépêchez-vous de pourvoir à votre sûreté en quittant notre cour.

ROSALINDE

Moi, mon oncle ?

FRÉDÉRIC

Vous, ma nièce !... — Si dans dix jours tu te trouves — à moins de vingt milles de notre cour, — tu es morte.

375

FRÉDÉRIC

Il en est ainsi de tous les traîtres ; — si leur justification dépendait de leurs paroles, — ils seraient aussi innocents que la pureté même. — Je me défie de toi : que cela te suffise.

ROSALINDE

— Pourtant votre défiance ne suffit pas à me faire traîtresse. — Dites-moi en quoi consistent les présomptions contre moi.

380

FRÉDÉRIC

— Tu es la fille de ton père, et c'est assez.

ROSALINDE

— Je l'étais aussi, quand Votre Altesse lui prit son duché ; — je l'étais aussi, quand Votre Altesse le bannit. — La trahison n'est pas héréditaire, monseigneur, — et, quand même elle nous serait transmise par nos parents, — que m'importe ! mon père n'a jamais été traître. — Donc, mon bon suzerain, ne me méjugez pas — jusqu'à voir dans ma misère une trahison.

385

CÉLIA

— Cher souverain, veuillez m'entendre.

FRÉDÉRIC

— Oui, Célia. C'est à cause de vous que nous l'avons retenue, — autrement il y a longtemps qu'elle vagabonderait avec son père.

390

FRÉDÉRIC

— Elle est trop subtile pour toi ; sa douceur, — son silence même et sa patience — parlent au peuple qui la plaint. — Tu es une folle : elle te vole ta renommée, — et tu brilleras bien davantage et tu sembleras bien plus accomplie — quand elle sera loin d'ici. Ainsi, n'ouvre pas la bouche. — Absolu et irrévocable est l'arrêt — que j'ai passé contre elle : elle est bannie. 395

CÉLIA

— Prononcez donc aussi la sentence contre moi, monseigneur ; — je ne puis vivre hors de sa compagnie.

FRÉDÉRIC

— Vous êtes une folle... Vous, nièce, faites vos préparatifs ; — si vous restez au delà du temps fixé, sur mon honneur, — par la puissance de ma parole, vous êtes morte ! 400

FRÉDÉRIC

Il sort avec sa suite.

CÉLIA

— Ô ma pauvre Rosalinde ! où vas-tu aller ? Veux-tu changer de père ? Je te donnerai le mien. — Ah ! je te le défends, — ne sois pas plus affligée que moi. 405

ROSALINDE

— J'ai bien plus sujet de l'être.

CÉLIA

Nullement, cousine. — Du courage, je t'en prie ! Sais-tu pas que le duc
— m'a bannie, moi, sa fille ?

ROSALINDE

Pour cela, non !

CÉLIA

— Non ? Il ne m'a pas bannie ? Tu ne sens donc pas Rosalinde,
l'affection — qui te dit que toi et moi ne faisons qu'une. — Quoi ! nous
serions arrachées l'une à l'autre ! Nous nous séparerions, douce fille ! —
Non. Que mon père cherche une autre héritière ! — Ainsi décide avec
moi comment nous nous enfuirons, — où nous irons et ce que nous em-
porterons avec nous. — Ah ! n'espérez pas garder votre malheur pour
vous, — supporter seule vos chagrins et m'en exclure : car, par ce ciel,
déjà tout pâle de nos douleurs, — tu auras beau dire, j'irai partout avec
toi !

ROSALINDE

— Eh bien, où irons-nous ?

CÉLIA

Retrouver mon oncle dans la forêt des Ardennes.

ROSALINDE

Hélas ! quel danger il y aura pour nous, — filles que nous sommes, à
voyager si loin ! — La beauté provoque les voleurs plus même que l'or.

CÉLIA

— Je m'affublerai d'un accoutrement pauvre et vulgaire, — et me barbouillerai la figure avec une sorte de terre de Sienne. — Vous en ferez autant, et nous passerons notre chemin, — sans jamais tenter d'assaillants.

425

ROSALINDE

Ne vaudrait-il pas mieux, — étant d'une taille plus qu'ordinaire, que je fusse en tout point vêtue comme un homme ? — Un coutelas galamment posé sur la cuisse, — un épieu à la main, je m'engage, dût mon cœur recéler toutes les frayeurs d'une femme, — à avoir l'air aussi rodomont et aussi martial — que maints poltrons virils — qui masquent leur couardise sous de faux semblants.

430

CÉLIA

— Comment t'appellerai-je, quand tu seras un homme ?

ROSALINDE

— Je ne veux pas un moindre nom que celui du propre page de Jupin. — Ainsi ayez soin de m'appeler Ganimède. — Et vous, comment voulez-vous vous appeler ?

435

CÉLIA

— D'un nom qui soit en rapport avec ma situation : Célia n'est plus, je suis Alénia.

ROSALINDE

— Dites donc, cousine, si nous essayions d'enlever — de la cour le fou de votre père ? — Est-ce qu'il ne serait pas un soutien pour nous dans notre pérégrination ?

440

CÉLIA

— Il irait au bout du monde avec moi : — laisse-moi seule le séduire.
Vite — allons réunir nos bijoux et nos richesses ; puis choisissons le
moment le plus propice et la voie la plus sûre — pour nous dérober aux
recherches qui seront faites — après notre évasion. Marchons avec joie,
— non vers l'exil, mais vers la liberté. ⁴⁴⁵

CÉLIA

Elles sortent.

CÉLIA

‌

SCÈNE IV

(Une grotte dans la forêt des Ardennes.)

AMIENS

— Je ne voudrais pas changer de vie. Heureuse est Votre Grâce — de
pouvoir traduire l'acharnement de la fortune — en style si placide et si
doux ! ⁴⁵⁰

Duc

— Ah ça, irons-nous tuer quelque venaison ?... — Et pourtant je répugne
à voir les pauvres êtres tachetés, — bourgeois natifs de cette cité sau-
vage, — atteints sur leur propre terrain par les flèches fourchues qui en-
sanglantent leurs hanches rondes. ⁴⁵⁵

Duc

Mais qu'a dit Jacques ? — A-t-il pas tiré la morale de ce spectacle ?

PREMIER SEIGNEUR

— Oh ! oui, en mille rapprochements. — D'abord, voyant tant de larmes perdues dans le torrent : — « Pauvre cerf , a-t-il dit, tu fais ton testament — comme nos mondains, et tu donnes — à qui avait déjà trop. » Puis, voyant la bête seule, — délaissée et abandonnée de ses amies veloutées : — « C'est juste , a-t-il ajouté, la misère écarte — le flot de la compagnie. » Tout à coup, une troupe de cerfs insoucians — et bien repus bondit à côté du blessé, sans même s'arrêter à le choyer : Oui , dit Jacques, — enfuyez-vous, gras et plantureux citoyens : — voilà bien la mode ! à quoi bon jeter un regard — sur le pauvre banqueroutier ruiné que voilà ? — Ainsi le trait de ses invectives frappait à fond — la campagne, la ville, la cour, — et jusqu'à notre existence ; il jurait que nous — sommes de purs usurpateurs, des tyrans, et ce qu'il y a de pire, — d'effrayer ainsi les animaux et de les massacrer — dans le domaine que leur assigne la nature.

460

465

470

Duc

— Et vous l'avez laissé dans cette contemplation ?

DEUXIÈME SEIGNEUR

— Oui, monseigneur, pleurant et dissertant — sur ce cerf à l'agonie.

DEUXIÈME SEIGNEUR

Je vais vous conduire droit à lui.

DEUXIÈME SEIGNEUR

Ils sortent.

DEUXIÈME SEIGNEUR

‌

475

SCÈNE V

(Dans le palais ducal.)

FRÉDÉRIC

— Est-il possible que personne ne les ait vues ? — Cela ne peut être : quelques traîtres de ma cour — sont d'accord et de connivence avec elles.

PREMIER SEIGNEUR

— Je ne sache pas que quelqu'un les ait aperçues. — Les femmes de chambre qui la servent — l'ont vue se mettre au lit ; mais, le matin de bonne heure, — elles ont trouvé le lit dégarni de son auguste trésor.

480

DEUXIÈME SEIGNEUR

— Monseigneur, ce coquin de bouffon qui si souvent — faisait rire Votre Grâce, a également disparu. — Hespérie, la dame d'atours de la princesse, — avoue qu'elle a secrètement entendu — votre fille et sa cousine vanter beaucoup — les qualités et les grâces du lutteur — qui tout dernièrement a assommé le robuste Charles ; — et, en quelque lieu qu'elles soient allées, elle croit — que ce jouvenceau est sûrement dans leur compagnie.

485

FRÉDÉRIC

Ils sortent

FRÉDÉRIC

‌

490

SCÈNE VI

(Devant la maison d'Olivier.)

ORLANDO

Qui est là ?

ADAM

— Quoi !... mon jeune maître ! Ô mon bon maître, — ô mon cher maître, ô image — du vieux sire Roland ! que faites-vous donc ici ? — Pourquoi êtes-vous vertueux ? Pourquoi les gens vous aiment-ils ? — Et pourquoi êtes-vous doux, fort et vaillant ? — Pourquoi, imprudent, avez-vous ter-
rassé — le champion ossu de ce duc fantasque ? — Votre gloire vous a
trop vite devancé ici. — Savez-vous pas, maître, qu'il est certains
hommes — pour qui leurs qualités sont autant d'ennemis ? — Vous êtes
de ceux-là ; vos vertus, mon bon maître, — ne sont à votre égard que de
saintes et pures traîtresses. — Oh ! qu'est-ce donc qu'un monde où toute
grâce — empoisonne qui elle pare ?

495

500

ORLANDO

— Voyons, de quoi s'agit-il ?

ORLANDO

— Mais où veux-tu que j'aie, Adam ?

ADAM

— N’importe où, excepté ici.

ORLANDO

— Veux-tu donc que j’aie mendier mon pain — ou qu’avec une épée 505
lâche et forcenée j’exige — sur la grande route la ration du vol ? — C’est
ce que j’aurais à faire, ou je ne sais que faire ; — mais c’est ce que je ne
veux pas faire, quoi que je puisse faire. — J’aime mieux m’exposer à
l’acharnement — d’un sang dénaturé, d’un frère sanguinaire.

ORLANDO

— Ô bon vieillard ! Que tu me fais bien l’effet — de ce serviteur constant 510
des anciens jours — qui s’évertuait par devoir et non par intérêt ! — Tu
n’es pas à la mode de cette époque — où chacun s’évertue seulement
pour un profit — et, une fois satisfait, laisse étouffer son zèle — par cette
égoïste satisfaction : il n’en est pas ainsi de toi. — Pauvre vieillard, tu
soignes un arbre pourri — qui ne peut pas même te donner une fleur — 515
en échange de toutes tes peines et de toute ta culture. — Mais viens,
nous ferons route ensemble, — et avant que nous ayons dépensé les
gages de ta jeunesse, — nous aurons trouvé quelque humble sort à notre
gré.

ADAM

— En avant, maître, je te suivrai, jusqu’à mon dernier soupir, avec 520
constance et loyauté. — Depuis l’âge de dix-sept ans jusqu’à près de
quatre-vingts, — j’ai vécu ici, mais désormais je n’y veux plus vivre. —
À dix-sept ans beaucoup vont chercher fortune, — mais à quatre-vingts,
il est trop tard d’une semaine au moins. — N’importe ! la fortune ne
peut pas mieux me récompenser — qu’en me permettant de mourir hon- 525
nête et quitte envers mon maître.

ADAM

Ils sortent.

ADAM

‌

SCÈNE VII

(La lisière de la forêt des Ardennes.)

ROSALINDE

Ô Jupiter ! que mes esprits sont lassés !

PIERRE DE TOUCHE

Peu m'importerait pour mes esprits si mes jambes ne l'étaient pas.

530

ROSALINDE

Je serais disposée de tout cœur à déshonorer mon costume d'homme et à pleurer comme une femme : mais il faut que je soutienne le vase le plus fragile. Le pourpoint et le haut-de-chausses doivent à la jupe l'exemple du courage : courage donc, bonne Aliéna !

CÉLIA

Je vous en prie, supportez ma défaillance ; je ne puis aller plus loin.

535

PIERRE DE TOUCHE

Pour ma part, j'aimerais mieux supporter votre défaillance que porter votre personne : pourtant, si je vous portais, mon fardeau ne serait pas pesant, car je crois que vous n'avez pas un besant dans votre bourse.

ROSALINDE

Voilà donc la forêt des Ardennes.

PIERRE DE TOUCHE

Oui, me voilà dans les Ardennes ; je n'en suis que plus fou. Quand j'étais à la maison, j'étais mieux ; mais les voyageurs doivent être contents de tout.

540

ROSALINDE

Oui, sois content, bon Pierre de Touche... Voyez donc qui vient ici : un jeune homme et un vieux en solennelle conversation.

CORIN

— C'est le moyen de vous faire toujours mépriser d'elle.

545

SILVIUS

— Ô Corin, si tu savais combien je l'aime !

CORIN

— Je m'en fais une idée, car j'ai aimé jadis.

SILVIUS

— Non, Corin, vieux comme tu l'es, tu ne saurais en avoir idée, — quand tu aurais été dans ta jeunesse l'amant le plus vrai — qui ait jamais sou-

piré sur l'oreiller nocturne ! — Si jamais ton amour a ressemblé au mien⁵⁵⁰

—

(et je suis sûr que jamais homme n'aima autant)

SILVIUS

, — dis-moi à combien d'actions ridicules — tu as été entraîné par ta passion.

CORIN

— À mille que j'ai oubliées.

SILVIUS

— Oh ! tu n'as jamais aimé aussi ardemment que moi. — Si tu ne te rappelles pas la moindre des folies — auxquelles t'a poussé l'amour, — tu n'as pas aimé, — Si tu ne t'es pas assis, comme je le fais maintenant, en fatiguant ton auditeur des louanges de ta maîtresse, — tu n'as pas aimé. — Si tu n'a pas faussé compagnie — brusquement, forcé par la passion, comme moi en cet instant, — tu n'as pas aimé... Ô Phébé ! Phébé ! Phébé !⁵⁵⁵
⁵⁶⁰

SILVIUS

Il sort.

ROSALINDE

— Hélas ! pauvre berger ! tandis que tu sondais ta blessure, — j'ai par triste aventure senti se rouvrir la mienne. —

ROSALINDE

Tu par les spirituellement, sans y prendre garde.

⁵⁶⁵

PIERRE DE TOUCHE

Ah ! je ne prendrai jamais garde à mon esprit que quand je me serai brisé contre lui les os des jambes.

ROSALINDE

— Jupin ! Jupin ! La passion de ce berger — a beaucoup de la mienne.

PIERRE DE TOUCHE

— Et de la mienne : mais elle commence un peu à s'éventer chez moi.

CÉLIA

— De grâce, que l'un de vous demande à cet homme-là — si pour de l'or⁵⁷⁰ il veut nous donner à manger. — Je suis presque mourante de faiblesse.

PIERRE DE TOUCHE

— Holà, vous, rustre !

ROSALINDE

Silence, fou ! il n'est pas ton parent.

CORIN

— Qui appelle ?

PIERRE DE TOUCHE

Des gens mieux lotis que vous, messire.

575

CORIN

— Pour ne pas l'être, il faudrait qu'ils fussent bien misérables.

ROSALINDE

Paix, te dis-je !... Bonsoir à vous, l'ami !

CORIN

— Et à vous, gentil sire, et à vous tous !

ROSALINDE

— Je t'en prie, berger, si l'humanité ou l'or — peut nous procurer un gîte dans ce désert, — conduis-nous quelque part où nous puissions trouver repos et nourriture. Voici une jeune fille accablée de fatigue et qui suc-
combe de besoin. 580

CORIN

Beau sire, je la plains — et je souhaiterais, bien plus pour elle que pour moi, — que la fortune me rendît plus facile de la secourir. — Mais je suis le berger d'un autre homme, et je ne tonds pas les brebis que je fais
paître. — Mon maître est de disposition incivile — et se soucie fort peu
de s'ouvrir le chemin du ciel — en faisant acte d'hospitalité, — En outre,
sa cabane, ses troupeaux et ses pâtis — sont maintenant en vente, et
dans notre bergerie, — à cause de son absence, il n'y a rien — pour vous
à manger. Mais venez voir ce qu'il y a, — et il ne tiendra pas à moi que
vous ne soyez parfaitement reçus ! 590

ROSALINDE

— Qui donc doit acheter ses troupeaux et ses pâturages ?

CORIN

— Ce jeune berger que vous venez de voir — et qui pour le moment se soucie peu d'acheter quoi que ce soit.

ROSALINDE

— Si la loyauté ne s’y oppose en rien, je te prie — d’acheter la chaudière, le pâturage et le troupeau : — tu auras de nous de quoi payer le tout. 595

CÉLIA

— Et nous augmenterons tes gages : j’aime cet endroit, — et j’y passerais volontiers mes jours.

CORIN

Ils sortent. 600

CORIN

‌

SCÈNE VIII

(Dans la forêt.)

AMIENS

Que celui qui sous l’arbre vert Aime s’étendre avec moi Et moduler son chant joyeux D’accord avec le doux gosier de l’oiseau, Vienne ici, vienne ici, vienne ici ! ﻿ Ici il ne verra ﻿ D’autre ennemi Que l’hiver et le mauvais temps. 605

JACQUES

— Encore, encore, je, t’en prie, encore !

AMIENS

Ça va vous rendre mélancolique, monsieur Jacques.

JACQUES

Tant mieux. Encore, je t'en prie, encore ! Je puis sucer la mélancolie d'une chanson comme la belette suce un œuf. Encore, je t'en prie, encore !

610

AMIENS

Ma voix est enrouée : je sais que je ne pourrais vous plaire.

JACQUES

Je ne vous demande pas de me plaire, je vous demande de chanter. Al-
lons, allons, une autre stance. N'est-ce pas stances que vous les appe-
lez ?

AMIENS

Comme vous voudrez, monsieur Jacques.

615

JACQUES

Bah ! peu m'importe leur nom : elles ne me doivent rien. Voulez-vous chanter !

AMIENS

Soit ! à votre requête plutôt que pour mon plaisir.

JACQUES

Eh bien, si jamais je remercie quelqu'un, ce sera vous. Mais ce qu'ils ap-
pellent compliment ressemble à la rencontre de deux babouins : et

620

quand un homme me remercie cordialement, il me semble que je lui ai donné une obole et qu'il me témoigne une reconnaissance de mendiant. Allons, chantez... Et vous qui ne chantez pas, retenez vos langues.

AMIENS

Eh bien, je vais finir la chanson... Messieurs, mettez le couvert, le duc veut boire sous cet arbre.

625

AMIENS

À Jacques.

AMIENS

Il vous a cherché toute la journée.

JACQUES

Et moi, je l'ai évité toute la journée. Il est trop ergoteur pour moi. Je pense à autant de choses que lui, mais j'en rends grâce au ciel et je n'en tire pas vanité. Allons, gazouille, allons.

630

JACQUES

Amiens chante et tous l'accompagnent.

CHANSON

Que celui qui fuit l'ambition Et aime vivre au soleil, Cherchant sa nourriture Et satisfait de ce qu'il trouve Vienne ici, vienne ici, vienne ici !
﻿ Ici il ne verra ﻿ D'autre ennemi Que l'hiver et le mauvais temps.

635

JACQUES

Je vais vous donner sur cet air-là une strophe que j'ai faite hier en dépit de mon imagination.

AMIENS

Et je la chanterai.

JACQUES

La voici.

JACQUES

Si par hasard il arrive Qu'un homme, changé en âne. Laisse ses richesses et ses aises Pour satisfaire un caprice entêté, Duc ad me, duc ad me, duc ad me ! ﻿ Ici il verra D'aussi grands fous que lui, S'il veut venir à moi. ⁶⁴⁰

AMIENS

Que signifie ce duc ad me ?

JACQUES

C'est une invocation grecque pour attirer les imbéciles dans un cercle... ⁶⁴⁵
Je vais dormir si je peux ; si je ne peux pas, je vais déblatérer contre tous les premiers-nés d'Égypte.

AMIENS

Et moi, je vais chercher le duc ; son banquet est tout préparé.

AMIENS

Ils se dispersent.

AMIENS

‌

650

SCÈNE IX

(Sur la lisière de la forêt.)

ADAM

Cher maître, je ne puis aller plus loin... Oh ! je meurs d'inanition ! Je vais m'étendre ici et y prendre la mesure de ma fosse. Adieu, mon maître.

ADAM

Il s'affaisse à terre.

ORLANDO

Il sort, en portant Adam.

655

ORLANDO

‌

SCÈNE X

(Dans la forêt. Une table servie sous les arbres.)

Duc

— Je crois qu'il est métamorphosé en bête ; — car je ne peux le découvrir nulle part sous forme d'homme.

PREMIER SEIGNEUR

— Monseigneur, il était ici tout à l'heure, — s'égayant fort à écouter une chanson.

660

Duc

— S'il devient musicien, lui, ce composé de dissonances, — nous aurons bientôt du désaccord dans les sphères. — Allez le chercher ; dites-lui que je voudrais lui parler.

PREMIER SEIGNEUR

— Il m'en épargne la peine en venant lui-même.

Duc

— Eh bien, monsieur ? Est-ce là une existence ? — Faut-il que vos
pauvres amis implorent votre compagnie ? — Mais quoi ! vous avez l'air
tout joyeux.

665

JACQUES

— Un fou ! un fou ! j'ai rencontré un fou dans la forêt, — un fou en livrée bariolée... Ô misérable monde ! — Aussi vrai que je vis de nourriture, j'ai rencontré un fou, — étendu par terre, qui se chauffait au soleil
— et qui narguait dame Fortune en bons termes, — en termes fort bien
pesés, et cependant c'était un fou en livrée. — Bonjour fou , ai-je dit...
Non monsieur , a-t-il dit, — ne m'appellez fou que quand le ciel m'aura
fait faire fortune. — Puis il a tiré de sa poche un cadran — qu'il a regardé d'un œil terne — en disant très-sensément : Il est dix heures !... —
Ainsi, a-t-il ajouté, nous pouvons voir comment se démène le monde :
— il n'y a qu'une heure, qu'il était neuf heures ; — et dans une heure, il
sera onze heures ; — et ainsi, d'heure en heure, nous mûrissons, mûrissons, — et puis, d'heure en heure, nous pourrissons, pourrissons, — et

670

675

ainsi finit l'histoire. Quand j'ai entendu le fou en livrée moraliser ainsi 680
sur le temps, — mes poumons se sont mis à chanter comme un coq, — à
la pensée qu'il est des fous aussi contemplatifs ; — et j'ai ri, sans inter-
ruption, — une heure à son cadran... Ô noble fou ! — Ô digne fou !
L'habit bariolé est le seul de mise.

Duc

Quel est donc ce fou ?

685

Duc

— Tu en auras une.

JACQUES

C'est la seule qui m'aïlle : — pourvu que vous extirpiez de votre sain ju-
gement — cette opinion, malheureusement enraciné, — que je suis rai-
sonnable. Il faut que j'aie franchise — entière et que, comme le vent, je
sois libre — de souffler sur qui bon me semble, car les fous ont ce privi- 690
lège. — Et ce sont ceux qu'aura le plus écorchés ma folie — qui devront
rire le plus. Et pourquoi ça, messire ? — La raison est aussi unie que le
chemin de l'église paroissiale : — celui qu'un fou a frappé d'une saillie
spirituelle, — quelque dur qu'il lui en cuise, agit follement, — s'il ne pa-
raît pas insensible au coup : autrement, — la folie de l'homme sage est 695
mise à nu — par les traits les plus hasardeux du fou. — Affublez-moi de
mon costume bariolé, donnez-moi permission — de dire ma pensée, et je
prétends — purger à fond le sale corps de ce monde corrompu — pourvu
qu'on laisse agir patiemment ma médecine.

Duc

Fi de toi ! je puis dire ce que tu ferais.

700

JACQUES

— Eh ! que ferais-je, au bout du compte, si ce n'est du bien ?

Duc

— Tu commettrais le plus affreux péché, en réprimandant le péché. — Car tu as été toi-même un libertin, — aussi sensuel que le rut bestial ; — et tous les ulcères tuméfiés et tous les maux endurés — que tu as attrapés dans ta licence vagabonde, — tu les communiquerais au monde entier. 705

JACQUES

— Bah ! parce qu'on crie contre la vanité, — la reproche-t-on pour cela à quelqu'un en particulier ? — Ce vice ne s'étend-il pas énorme comme la mer, — jusqu'au point où l'impuissance même le force à refluer ? — Quelle est la femme que je nomme dans la cité, — quand je dis que la femme de la cité — porte sur d'indignes épaules la fortune d'un prince ? 710
— Quelle est celle qui peut s'avancer et dire que je l'ai désignée, — quand sa voisine est en tout pareille à elle ? — Ou quel est l'homme d'ignoble métier — qui s'écriera que sa parure ne me coûte rien, — se croyant désigné par moi, s'il n'applique lui-même — à sa folie le stigmate de ma parole ? — Eh bien ! allons donc ! faites-moi voir en quoi — 715
ma langue l'a outragé ; si elle a dit juste à son égard, — c'est lui-même qui s'est outragé ; s'il est sans reproche, — alors ma critique s'envole comme une oie sauvage, — sans être réclamée de personne... Mais qui vient ici ? 720

ORLANDO

— Arrêtez et ne mangez plus !

JACQUES

Eh ! je n'ai pas encore mangé.

ORLANDO

— Et tu ne mangeras pas, que le besoin ne soit servi !

JACQUES

— De quelle espèce est donc ce coq-là ?

Duc

— L'ami ! est-ce ta détresse qui t'enhardit à ce point ? — ou est-ce par
un grossier dédain des bonnes manières — que tu sembles à ce point dé-⁷²⁵
pourvu de civilité ?

JACQUES

— Si aucune raison ne suffit à vous satisfaire, — il faut que je meure.

Duc

— Que voulez-vous ?... Vous nous aurez plutôt forcés par votre douceur
— qu'adoucis par votre force.

730

ORLANDO

— Je suis mourant de faim ; donnez-moi à manger.

Duc

— Asseyez-vous et mangez, et soyez le bienvenu à notre table.

ORLANDO

— Parlez-vous si doucement ? Oh ! pardon, je vous prie ! — J’ai cru que tout était sauvage ici, — et voilà pourquoi j’ai pris le ton — de la farouche exigence. Mais, qui que vous soyez, — qui dans ce désert inaccessible, — à l’ombre des mélancoliques ramures, — passez négligement les heures furtives du temps, — si jamais vous avez vu des jours meilleurs, — si jamais vous avez vécu là où des cloches appellent à l’église, — si jamais vous vous êtes assis à la table d’un brave homme, — si jamais vous avez essuyé une larme de vos paupières, — et su ce que c’est qu’avoir pitié et obtenir pitié, — que la douceur soit ma grande violence ! — Dans cet espoir, je rougis et cache mon épée.

ORLANDO

Il rengaine son épée.

Duc

— C’est vrai, nous avons vu des jours meilleurs, — et la cloche sainte nous a appelés à l’église, — et nous nous sommes assis à la table de braves gens, et nous avons essuyé de nos yeux — des larmes qu’avait engendrées une pitié sacrée, — et ainsi asseyez-vous en toute douceur, — et prenez à volonté ce que nos ressources — peuvent offrir à votre dénuement.

ORLANDO

— Eh bien, retardez d’un instant votre repas, — tandis que, pareil à la biche, je vais chercher mon faon — pour le nourrir. Il y a là un pauvre vieillard — qui à ma suite a traîné son pas pénible — par pur dévouement : jusqu’à ce qu’il ait réparé ses forces — accablées par la double défaillance de l’âge et de la faim, — je ne veux rien toucher.

Duc

Allez le chercher, — nous ne prendrons rien jusqu'à votre retour.

755

ORLANDO

— Je vous remercie : soyez béni pour votre généreuse assistance !

ORLANDO

Il sort.

Duc

— Tu vois que nous ne sommes pas les seuls malheureux : — ce vaste théâtre de l'univers — offre de plus douloureux spectacles que la scène — où nous figurons.

760

Duc

— Soyez le bienvenu !... Déposez votre vénérable fardeau, — et faites-le manger.

ORLANDO

Je vous remercie de tout cœur pour lui.

ADAM

— Vous faites bien... — Car c'est à peine si je puis parler et vous remercier pour moi-même.

765

Duc

— Soyez le bienvenu !... À table ! Je ne veux pas vous troubler — encore en vous questionnant sur vos aventures... — Qu'on nous donne de la musique, et vous, beau cousin, chantez.

AMIENS

﻿ Souffle, souffle, vent d'hiver. ﻿ Tu n'es pas aussi mal-faisant ﻿ Que l'ingratitude de l'homme. ﻿ Ta dent n'est pas si acérée, ﻿ Car tu es invisible, ﻿ Quelque rude que soit ton haleine. Hé ! ho ! chantons hé ! ho ! sous le houx vert. Trop souvent l'amitié est feinte, l'amour, pure folie. ﻿ Donc, hé ! ho ! sous le houx ! ﻿ Cette vie est la plus riante. 770

AMIENS

﻿ Gèle, gèle, ciel aigre, ﻿ Tu ne mords pas aussi dur ﻿ Qu'un bienfait oublié. ﻿ Si fort que tu flagelles les eaux, ﻿ Ta lanière ne blesse pas autant ﻿ Qu'un ami sans mémoire. Hé ! ho ! chantons, hé ! ho ! sous le houx vert. Trop souvent l'amitié est feinte, l'amour, pure folie. ﻿ Donc, hé ! ho ! sous le houx ! ﻿ Cette vie est la plus riante. 775 780

AMIENS

Pendant qu'Amiens chantait, le duc a causé à voix basse avec Orlando.

Duc

— Si, en effet, vous êtes le fils du brave sire Roland, comme vous me l'avez dit franchement tout bas, — et comme l'atteste mon regard qui retrouve — son très-fidèle et vivant portrait dans votre visage, — soyez le très-bienvenu ici ! Je suis le duc — qui aimait votre père... Quant à la suite de vos aventures, — venez dans mon antre me la dire. 785

Duc

À Adam.

Duc

Bon vieillard, — tu es comme ton maître, le très-bienvenu.

Duc

Montrant Adam à un de ses gens.

Duc

— Soutenez-le par le bras...

790

Duc

À Orlando.

Duc

Donnez-moi votre main, — et faites-moi connaître toutes vos aventures.

Duc

‌

SCÈNE XI

(Dans le palais ducal.)

OLIVIER

— Oh ! si Votre Altesse connaissait à fond mon cœur ! — jamais je n'ai aimé mon frère de ma vie.

795

FRÉDÉRIC

— Tu n'en es que plus infâme... Allons, qu'on le jette à la porte, — et que les officiers spéciaux — mettent le séquestre sur sa maison et sur ses terres : — qu'on procède au plus vite et qu'on le chasse !

FRÉDÉRIC

Ils sortent.

FRÉDÉRIC

¶

800

SCÈNE XII

(Dans la forêt.)

ORLANDO

Fixez-vous là, mes vers, en témoignage de mon amour ! Et toi, reine de la nuit à la triple couronne, darde Ton chaste regard, du haut de ta pâle sphère, Sur le nom de la chasseresse qui règne sur ma vie. Ô Rosalinde ! ces arbres seront mes registre, Et dans leur écorce je graverai mes pensées,

805

ORLANDO

Afin que tous les yeux ouverts dans cette forêt Voient ta vertu partout attestée. Cours, cours, Orlando, inscris sur chaque arbre La belle, la chaste, l'ineffable !

ORLANDO

Il sort.

CORIN

Et comment trouvez-vous cette vie de berger, maître Pierre de Touche ? 810

PIERRE DE TOUCHE

Franchement, berger, considérée en elle-même, c'est une vie convenable ; mais considérée comme vie de berger, elle ne vaut rien. En tant qu'elle est solitaire, je l'apprécie fort ; mais en tant qu'elle est retirée, c'est une vie misérable. En tant qu'elle se passe à la campagne, elle me plaît fort ; mais en tant qu'elle se passe loin de la cour, elle est fastidieuse. Comme vie frugale, voyez-vous, elle sied parfaitement à mon humeur ; mais comme vie dépourvue d'abondance, elle est tout à fait contre mon goût. As-tu en toi quelque philosophie, berger ? 815

CORIN

Tout ce que j'en ai consiste à savoir que, plus on est malade, plus on est mal à l'aise, et que celui qui n'a ni argent, ni ressource, ni satisfaction, est privé de trois bons amis ; que la propriété de la pluie est de mouiller, et celle du feu de brûler ; que la bonne pâture fait le gras troupeau, et que la grande cause de la nuit est le manque de soleil ; et que celui à qui ni la nature ni la science n'a donné d'intelligence, a à se plaindre de l'éducation ou est né de parents fort stupides. 820

PIERRE DE TOUCHE

C'est une philosophie naturelle que celle-là... As-tu jamais été à la cour, berger ?

CORIN

Non, vraiment.

PIERRE DE TOUCHE

Alors tu es damné.

CORIN

J'espère que non.

830

PIERRE DE TOUCHE

Si fait, tu es damné et condamné comme un œuf cuit d'un seul côté.

CORIN

Pour n'avoir pas été à la cour ! Comment ça ?

PIERRE DE TOUCHE

Eh bien, si tu n'as jamais été à la cour, tu n'as jamais vu les bonnes façons ; si tu n'as jamais vu les bonnes façons, tes façons doivent être nécessairement mauvaises, et le mal est péché, et le péché est damnation. Tu es dans un état périlleux, berger.

835

CORIN

Point du tout, Pierre de Touche. Les bonnes façons de la cour seraient aussi ridicules à la campagne que les manières de la campagne seraient grotesques à la cour. Vous m'avez dit qu'on ne se salue à la cour qu'en se baisant les mains ; cette courtoisie serait très-malpropre, si les courtisans étaient des bergers.

840

PIERRE DE TOUCHE

La preuve, vite ! allons, la preuve !

CORIN

Eh bien, nous touchons continuellement nos brebis, et vous savez que leur toison est grasse.

PIERRE DE TOUCHE

Eh bien, est-ce que les mains de nos courtisans ne suent pas ? et la graisse d'un mouton n'est-elle pas aussi saine que la sueur d'un homme ? Raison creuse, raison creuse ! Une meilleure, allons !

845

CORIN

En outre, nos mains sont rudes.

PIERRE DE TOUCHE

Vos lèvres n'en sentiront que mieux le contact. Encore une creuse raison : une plus solide, allons !

850

CORIN

Et puis elles se couvrent souvent de goudron, quand nous soignons notre troupeau : voudriez-vous que nous baisions du goudron ? Les mains du courtisan sont parfumées de civette.

PIERRE DE TOUCHE

Homme borné, tu n'es que de la chair à vermine, comparé à un bon morceau de viande. Oui-da !... Écoute le sage et réfléchis : la civette est de plus basse extraction que le goudron, c'est la sale fiente d'un chat. Une meilleure raison, berger.

855

CORIN

Vous avez un trop bel esprit pour moi : j'en veux rester là.

PIERRE DE TOUCHE

Veux-tu donc rester damné ? Dieu t'assiste, homme borné ! Dieu veuille t'ouvrir la cervelle ! tu es bien naïf.

860

CORIN

Monsieur, je suis un simple journalier : je gagne ce que je mange et ce que je porte ; je n'ai de rancune contre personne, je n'envie le bonheur de personne ; je suis content du bonheur d'autrui et résigné à tout malheur ; et mon plus grand orgueil est de voir mes brebis paître et mes agneaux téter.

865

CORIN

Voici venir maître Ganimède, le jeune frère de ma nouvelle maîtresse.

ROSALINDE

De l'orient à l'Inde occidentale, Nul joyau comme Rosalinde. Sa gloire, montée sur le vent, À travers l'univers emporte Rosalinde. Les portraits les plus éclatants Sont noirs près de Rosalinde. Que toute beauté soit oubliée, Hormis celle de Rosalinde !

870

PIERRE DE TOUCHE

Je vous rimerai comme ça huit années durant, les heures du dîner, du souper et du dormir exceptées ; c'est exactement le trot d'une marchande de beurre allant au marché.

ROSALINDE

Paix, fou !

PIERRE DE TOUCHE

Un léger essai ;

875

PIERRE DE TOUCHE

Si un cerf veut une biche, Qu'il aille trouver Rosalinde. Si la chatte court après son mâle, Ainsi certes fera Rosalinde. Habit d'hiver doit être doublé, Et de même la mince Rosalinde. Pour moissonner, il faut gerber et lier, Puis charrier avec Rosalinde. La plus douce noix a la plus aigre écorce, Cette noix, c'est Rosalinde. Qui veut trouver la plus suave rose, Trouve épine d'amour et Rosalinde !

880

PIERRE DE TOUCHE

C'est là le faux galop du vers : pourquoi vous empestez-vous de pareilles rimes ?

ROSALINDE

Silence, fou obtus : je les ai trouvées sur un arbre.

PIERRE DE TOUCHE

Ma foi, cet arbre-là donne de mauvais fruits.

885

ROSALINDE

Je veux le greffer sur vous, et puis l'enter d'un néflier. Alors vous ferez l'arbre le plus avancé de toute la contrée : vous donnerez des fruits pourris avant d'être à moitié mûrs, ce qui est la qualité même du néflier.

PIERRE DE TOUCHE

Vous avez parlé ; si c'est sensément ou non, que la forêt en décide.

ROSALINDE

Silence ! Voici ma sœur qui vient en lisant ; rangeons-nous.

890

CÉLIA

Pourquoi ce bois serait-il désert ? Parce qu'il est inhabité ? Non !
J'attacherai à chaque arbre des langues Qui proclameront des vérités so-
lennelles : Elles diront combien vite la vie de l'homme Parcourt son er-
rant pèlerinage ; Que la somme de ses années Tiendrait dans une main
tendue ; Que de fois ont été violés les serments Échangés entre deux 895
âmes amies. Mais, sur les branches les plus belles Et au bout de chaque
phrase, J'écrirai le nom de Rosalinde, Pour faire savoir à tous ceux qui
lisent Que le ciel a voulu condenser en elle La quintessence de toute
grâce. Ainsi le ciel chargea la nature D'entasser dans un seul corps

CÉLIA

Toutes les perfections éparses dans le monde. Aussitôt la nature passa à 900
son crible La beauté d'Hélène, sans son cœur, La majesté de Cléopâtre,
Le charme suprême d'Atalante, L'austère chasteté de Lucrèce. Ainsi de
maintes qualités Rosalinde Fut formée par le synode céleste : Nombre
de visages, de regards et de cœurs Lui cédèrent leurs plus précieux at-
traits. Le ciel a décidé qu'elle aurait tous ces dons, Et que je vivrais et 905
mourrais son esclave.

ROSALINDE

Ô miséricordieux Jupiter ! De quelle fastidieuse homélie d'amour vous
venez d'assommer vos paroissiens, sans crier : Patience, bonnes gens !

CÉLIA

Quoi ! vous étiez là, amis d'arrière-garde !

CÉLIA

À Corin.

910

CÉLIA

Berger, retire-toi un peu.

CÉLIA

À Pierre de Touche.

CÉLIA

Va avec lui, drôle.

PIERRE DE TOUCHE

Allons, berger, faisons une retraite honorable ; sinon avec armes et bagage, du moins avec la cape et l'épée.

915

PIERRE DE TOUCHE

Pierre de Touche et Corin sortent.

CÉLIA

As-tu entendu ces vers ?

ROSALINDE

Je les ai entendus, et de reste, car quelques-uns avaient plus de pieds que des vers n'en doivent porter.

CÉLIA

Peu importe, si les pieds pouvaient porter les vers.

920

ROSALINDE

Oui, mais les pieds eux-mêmes clochaient et ne pouvaient se supporter en dehors du vers, et c'est pourquoi ils faisaient clocher le vers.

CÉLIA

Mais as-tu pu remarquer sans surprise comme ton nom est exalté et gravé sur ces arbres ?

ROSALINDE

Sur neuf jours de surprise j'en avais déjà épuisé sept, quand vous êtes arrivée. Car voyez ce que j'ai trouvé sur un palmier. Je n'ai jamais été tant rimée, depuis le temps de Pythagore, époque où j'étais un rat irlandais, ce dont je me souviens à peine. 925

CÉLIA

Devinez-vous qui a fait ça ?

ROSALINDE

Est-ce un homme ? 930

CÉLIA

Ayant au cou une chaîne que vous portiez naguère. Vous changez de couleur !

ROSALINDE

Qui donc, je t'en prie ?

CÉLIA

Ô Seigneur ! Seigneur ! Pour des amants, se rejoindre est chose bien difficile ; mais des montagnes peuvent être déplacées par des tremblements de terre, et ainsi se rencontrer. 935

ROSALINDE

Ah ça, qui est-ce ?

CÉLIA

Est-il possible !

ROSALINDE

Voyons, je t'en conjure avec la plus suppliante véhémence, dis-moi qui c'est. 940

CÉLIA

Ô prodigieux, prodigieux, prodigieusement prodigieux, et toujours prodigieux ! prodigieux au delà de toute exclamation !

ROSALINDE

Par la délicatesse de mon teint ! crois-tu que, si je suis caparaçonnée comme un homme, mon caractère soit en pourpoint et en haut-de-chausses ? Un moment de retard de plus est pour moi une exploration 945
aux mers du Sud. Je t'en prie, dis-moi qui c'est ? Vite, dépêche-toi de parler. Je voudrais que tu fusses bègue, afin que ce nom enfoui échappât de tes lèvres, comme le vin sort d'une bouteille à l'étroit goulot : trop à la fois ou pas du tout ! Je t'en prie, tire le bouchon de ta bouche, que je puisse avaler ton mystère. 950

CÉLIA

Vous pourriez donc mettre un homme dans votre ventre ?

ROSALINDE

Est-il de la façon de Dieu ? Quelle sorte d'homme ? Son chef est-il digne d'un chapeau, son menton digne d'une barbe ?

CÉLIA

Ma foi, il n'a que peu de barbe.

ROSALINDE

Eh bien, Dieu lui en accordera davantage, s'il se montre reconnaissant. 955
Je consens à attendre la pousse de sa barbe, si tu ne diffères pas plus longtemps la description de son menton.

CÉLIA

C'est le jeune Orlando, celui qui au même instant a culbuté le lutteur et votre cœur.

ROSALINDE

Allons ! au diable tes plaisanteries ! parle d'un ton sérieux et en vierge 960 sage.

CÉLIA

En vérité, petite cousine, c'est lui.

ROSALINDE

Orlando ?

CÉLIA

Orlando.

ROSALINDE

Hélas ! que vais-je faire à présent de mon pourpoint et de mon haut-de-⁹⁶⁵
chausses !... Que faisait-il, quand tu l'as vu ? Qu'a-t-il dit ? Quelle mine
avait-il ? Dans quelle tenue était-il ? Que fait-il ici ? S'est-il informé de
moi ? Où reste-t-il ? Comment s'est-il séparé de toi ? Et quand dois-tu le
revoir ? Réponds-moi d'un mot ?

CÉLIA

Il faut d'abord que vous me procuriez la bouche de Gargantua : ce mot-⁹⁷⁰
là serait trop volumineux pour une bouche de moderne dimension. On
aurait plus vite répondu au catéchisme que répliqué par oui ou non à
tant de questions.

ROSALINDE

Mais sait-il que je suis dans cette forêt, et en costume d'homme ? A-t-il
aussi bonne mine que le jour de la lutte ?⁹⁷⁵

CÉLIA

Il est aussi aisé de compter les atomes que de résoudre les propositions
d'une amoureuse. Mais déguste les détails de cette découverte et sa-
voure-les avec un parfait recueillement... Je l'ai trouvé sous un arbre,
comme un gland abattu !

ROSALINDE

Cet arbre peut bien s'appeler l'arbre de Jupiter, puisqu'il en tombe un
pareil fruit !⁹⁸⁰

CÉLIA

Accordez-moi audience, bonne madame.

ROSALINDE

Poursuis.

CÉLIA

Il était donc là, gisant tout de son long, comme un chevalier blessé.

ROSALINDE

Si lamentable que pût être ce spectacle, cela devait bien faire dans le
paysage.

985

CÉLIA

Crie : halte ! à ta langue, je t'en prie ; elle fait des écarts bien intempestifs... Il était vêtu en chasseur.

ROSALINDE

Ô sinistre présage ! il vient pour me percer le cœur.

CÉLIA

Je voudrais chanter ma chanson sans refrain ; tu me fais toujours sortir
du ton.

990

ROSALINDE

Savez-vous pas que je suis femme ? Quand je pense, il faut que je parle.
Chère, continuez.

CÉLIA

Vous me déroutez... Chut ! n'est-ce pas lui qui vient ici ?

ROSALINDE

C'est lui... Embusquons-nous et observons-le.

995

ROSALINDE

Célia et Rosalinde se mettent à l'écart.

JACQUES

Je vous remercie de votre compagnie ; mais, ma foi, j'aurais autant aimé rester seul.

ORLANDO

Et moi aussi ; cependant, pour la forme, je vous remercie également de votre société.

1000

JACQUES

Dieu soit avec vous ! rencontrons-nous aussi rarement que possible.

ORLANDO

Je souhaite que nous devenions de plus en plus étrangers l'un à l'autre.

JACQUES

Je vous en prie, ne déparez plus les arbres en écrivant des chants d'amour sur leur écorce.

ORLANDO

Je vous en prie, ne déparez plus mes vers en les lisant de si mauvaise grâce.

1005

JACQUES

Rosalinde est le nom de votre amoureuse ?

ORLANDO

Oui, justement.

JACQUES

Je n'aime pas son nom.

ORLANDO

On ne songeait pas à vous plaire quand on l'a baptisée.

1010

JACQUES

De quelle taille est-elle ?

ORLANDO

Juste à la hauteur de mon cœur.

JACQUES

Vous êtes plein de jolies réponses. N'auriez-vous pas été en relation avec des femmes d'orfèvre et ne leur auriez-vous pas soutiré des bagues ?

1015

ORLANDO

Nullement. Je vous réponds dans ce style de tapisserie qui a servi de modèle à vos questions.

JACQUES

Vous avez l'esprit alerte : je le croirais formé des talons d'Atalante. Voulez-vous vous asseoir près de moi ? et tous deux nous récriminons contre notre maîtresse, la création, et contre toutes nos misères.

1020

ORLANDO

Je ne veux blâmer au monde d'autre mortel que moi-même, à qui je connais maints défauts.

JACQUES

Votre pire défaut, c'est d'être amoureux.

ORLANDO

C'est un défaut que je ne changerais pas pour votre meilleure qualité. Je suis las de vous.

1025

JACQUES

Sur ma parole, je cherchais un fou, quand je vous ai trouvé.

ORLANDO

Il s'est noyé dans le ruisseau ; regardez-y et vous le verrez.

JACQUES

J'y verrai ma propre figure.

ORLANDO

Que je prends pour celle d'un fou ou d'un zéro.

JACQUES

Je ne resterai pas plus longtemps avec vous : adieu, bon signor Amour. 1030

ORLANDO

Je suis aise de votre départ. Adieu, bon monsieur de la Mélancolie.

ORLANDO

Jacques sort. Rosalinde et Célia s'avancent.

ROSALINDE

Je vais lui parler en page impudent, et sous cet accoutrement, trancher avec lui du faquin... Hé ! chasseur, entendez-vous ?

ORLANDO

Très-bien : que voulez-vous ?

1035

ROSALINDE

Quelle heure dit l'horloge, je vous prie ?

ORLANDO

Vous devriez me demander quel moment marque le jour : il n'y a pas d'horloge dans la forêt.

ROSALINDE

Alors c'est qu'il n'y a pas dans la forêt de véritable amant : car un soupir à chaque minute et un gémissement à chaque heure indiqueraient la marche lente du temps aussi bien qu'une horloge. 1040

ORLANDO

Et pourquoi pas la marche rapide du temps ? L'expression ne serait-elle pas au moins aussi juste ?

ROSALINDE

Nullement, monsieur. Le temps suit diverses allures avec diverses personnes. Je vous dirai avec qui le temps va l'amble, avec qui il trotte, avec qui il galope et avec qui il fait halte. 1045

ORLANDO

Dites-moi, avec qui trotte-t-il ?

ROSALINDE

Ma foi, il trotte, et très-sûr, avec la jeune fille, entre le contrat de mariage et le jour de la célébration. Quand l'intérim serait de sept jours, l'allure du temps est si dure qu'il semble long de sept ans. 1050

ORLANDO

Avec qui va-t-il l'amble ?

ROSALINDE

Avec un prêtre qui ne possède pas le latin et un riche qui n'a pas la goutte. Car l'un dort moëlleusement, parce qu'il ne peut étudier ; et l'autre vit joyeusement, parce qu'il ne ressent aucune peine. L'un ignore

le fardeau d'une science desséchante et ruineuse ; l'autre ne connaît pas¹⁰⁵⁵
le fardeau d'une accablante et triste misère. Voilà ceux avec qui le temps
va l'amble.

ORLANDO

Avec qui galope-t-il ?

ROSALINDE

Avec le voleur qu'on mène au gibet : allât-il du pas le plus lent, il croit
toujours arriver trop tôt.

1060

ORLANDO

Avec qui fait-il halte ?

ORLANDO

Où demeurez-vous, joli damoiseau ?

ROSALINDE

Avec cette bergère, ma sœur, ici, sur la lisière de la forêt, comme une
frange au bord d'une jupe.

ORLANDO

Êtes-vous natif de ce pays ?

1065

ROSALINDE

Comme le lapin que vous voyez demeurer où il trouve à s'apparier.

ORLANDO

Votre accent a je ne sais quoi de raffiné que vous n'avez pu acquérir dans un séjour si retiré.

ROSALINDE

Bien des gens me l'ont dit, mais, vrai, j'ai appris à parler d'un vieil oncle dévot qui, dans sa jeunesse, avait été citadin et qui ne se connaissait que trop bien en galanterie, car il avait eu une passion. Je l'ai entendu lire bien des sermons contre l'amour, et je remercie Dieu de ne pas être femme, pour ne pas être atteint de tous les travers insensés qu'il reprochait au sexe en général. 1070

ORLANDO

Pouvez-vous vous rappeler quelqu'un des principaux défauts qu'il mettait à la charge des femmes ? 1075

ROSALINDE

Il n'y en avait pas de principal ; ils se ressemblaient tous comme des liards ; chaque défaut paraissait monstrueux jusqu'au moment où le suivant venait l'égaliser.

ORLANDO

De grâce, citez-m'en quelques-uns. 1080

ORLANDO

Je suis ce tremblant d'amour ; je vous en prie, dites-moi votre remède.

ROSALINDE

Il n'y a en vous aucun des symptômes signalés par mon oncle : il m'a enseigné à reconnaître un homme attrapé par l'amour, et je suis sûr que vous n'êtes pas pris dans cette cage d'osier-là.

ORLANDO

Quels étaient ces symptômes ?

1085

ROSALINDE

Une joue amaigrie, que vous n'avez pas ; un œil cerné et cave, que vous n'avez pas ; une humeur taciturne, que vous n'avez pas ; une barbe négligée, que vous n'avez pas ; mais ça, je vous le pardonne, car, en fait de barbe, votre avoir est le lot d'un simple cadet. Et puis votre bas devrait être sans jarretière, votre bonnet débridé, votre manche déboutonnée, votre soulier dénoué, et tout en vous devrait annoncer une insouciant désolation. Mais vous n'êtes point ainsi ; vous êtes plutôt raffiné dans votre accoutrement, et vous paraissez bien plus amoureux de vous-même que de quelque autre.

1090

ORLANDO

Beau jeune homme, je voudrais te faire croire que j'aime.

1095

ORLANDO

Par la blanche main de Rosalinde, je te jure, jeune homme, que je suis celui-là : je suis cet infortuné.

ROSALINDE

Mais êtes-vous aussi amoureux que vos rimes l'affirment ?

ORLANDO

Ni rime ni raison ne saurait exprimer à quel point je le suis.

ROSALINDE

L'amour est une pure démente : je vous le déclare, il mériterait la
chambre noire et le fouet autant que la folie ; et, s'il n'est pas ainsi ré- 1100
primé et traité, c'est que l'affection est tellement ordinaire que les fouet-
teurs eux-mêmes en seraient atteints. Pourtant je m'engage à la guérir
par consultation.

ORLANDO

Avez-vous jamais guéri quelque amant de cette manière ? 1105

ORLANDO

Je ne saurais être guéri, jouvenceau.

ROSALINDE

Je vous guérirais, si seulement vous vouliez m'appeler Rosalinde et ve-
nir tous les jours à ma cabane me faire votre cour.

ORLANDO

Eh bien, foi d'amoureux, j'y consens. Dites-moi où est votre cabane.

ROSALINDE

Venez avec moi, et je vous la montrerai ; et, chemin faisant, vous me di- 1110
rez dans quel endroit de la forêt vous habitez. Voulez-vous venir ?

ORLANDO

De tout mon cœur, bon jouvenceau.

ROSALINDE

Non ; il faut que vous m'appeliez Rosalinde.

ROSALINDE

À Célia.

ROSALINDE

Allons, sœur, voulez-vous venir ?

1115

ROSALINDE

Ils sortent.

ROSALINDE

‌

SCÈNE XIII

(Même lieu.)

AUDREY

Vos traits ! Dieu nous protège ! quels traits ?

PIERRE DE TOUCHE

Je suis avec toi et tes chèvres au milieu de ces sites, comme jadis le plus capricieux des poètes, l'honnête Ovide, au milieu des Scythes.

1120

JACQUES

Ô savoir plus mal logé que Jupiter sous le chaume !

PIERRE DE TOUCHE

Quand un homme voit que ses vers sont incompris ou que son esprit n'est pas secondé par cet enfant précoce, l'entendement, cela lui porte un coup plus mortel qu'un gros compte dans un petit mémoire... Vrai, je voudrais que les dieux t'eussent faite poétique.

1125

AUDREY

Je ne sais point ce que c'est que poétique. Ça veut-il dire honnête en action et en parole ? Est-ce quelque chose de vrai ?

PIERRE DE TOUCHE

Non, vraiment ; car la vraie poésie est toute fiction, et les amoureux sont adonnés à la poésie ; et l'on peut dire que, comme amants, ils font une fiction de ce qu'ils jurent comme poètes.

1130

AUDREY

Et vous voudriez que les dieux m'eussent faite poétique !

PIERRE DE TOUCHE

Oui, vraiment, car tu m'as juré que tu es vertueuse ; or, si tu étais poète, je pourrais espérer que c'est une fiction.

AUDREY

Voudriez-vous donc que je ne fusse pas vertueuse ?

PIERRE DE TOUCHE

Je le voudrais certes, à mains que tu ne fusses laide. Car la vertu accouplée à la beauté, c'est le miel servant de sauce au sucre.

1135

JACQUES

Fou profond !

AUDREY

Eh bien, je ne suis pas jolie, et conséquemment je prie les dieux de me rendre vertueuse.

PIERRE DE TOUCHE

Oui, mais donner la vertu à un impur laideron, c'est servir un excellent mets dans un plat sale. 1140

AUDREY

Je ne suis pas impure, bien que je sois laide. Dieu merci !

PIERRE DE TOUCHE

C'est bon, les dieux soient loués de la laideur ! L'impureté a toujours le temps de venir... Quoi qu'il en soit, je veux t'épouser, et à cette fin j'ai vu sire Olivier Gâche-Texte, le vicaire du village voisin, qui m'a promis de me rejoindre dans cet endroit de la forêt et de nous accoupler. 1145

JACQUES

Je serais bien aise de voir cette réunion.

AUDREY

Allons, les dieux nous tiennent en joie !

PIERRE DE TOUCHE

Voici sire Olivier... Sire Olivier Gâche-Texte, vous êtes le bien venu.
Voulez-vous nous expédier sous cet arbre, ou irons-nous avec vous à
votre chapelle ?

1150

SIRE OLIVIER

Est-ce qu'il n'y a personne ici pour présenter la femme ?

PIERRE DE TOUCHE

Je ne veux l'accepter d'aucun homme.

SIRE OLIVIER

Il faut vraiment qu'elle soit présentée, ou le mariage n'est pas légal.

JACQUES

Procédez, procédez ! je la présenterai.

1155

PIERRE DE TOUCHE

Bonsoir, cher monsieur. Qui vous voudrez ! Comment va, messire ?
Vous êtes le très-bien venu : Dieu vous bénisse pour cette dernière vi-
site ! Je suis bien aise de vous voir...

PIERRE DE TOUCHE

Montrant le chapeau que Jacques garde à la main.

PIERRE DE TOUCHE

Quoi ! ce joujou à la main, messire ?... Allons, je vous en prie, couvrez-
vous.

1160

JACQUES

Vous voulez donc vous marier, porte-marotte ?

PIERRE DE TOUCHE

De même que le bœuf a son joug, messire, le cheval sa gourmette et le faucon ses grelots, de même l'homme a ses envies ; et de même que les pigeons se becquettent, de même les époux aiment à se grignoter.

1165

JACQUES

Quoi ! Un homme de votre éducation serait marié sous un buisson, comme un mendiant ! Allez à l'église et choisissez un bon prêtre qui puisse vous dire ce que c'est que le mariage. Ce gaillard-là vous joindra ensemble comme on joint une boiserie ; l'un de vous passera bientôt à l'état de panneau rétréci et, comme du bois vert, déviera, déviera.

1170

PIERRE DE TOUCHE

J'ai dans l'idée qu'il vaudrait mieux pour moi être marié par celui-là que par tout autre : car il ne me paraît pas capable de me bien marier ; et, n'étant pas bien marié, j'aurai plus tard une bonne excuse pour lâcher ma femme.

JACQUES

Viens avec moi et prends-moi pour conseil.

1175

PIERRE DE TOUCHE

Viens, bonne Audrey... Nous devons ou nous marier ou vivre en fornication... Adieu, maître Olivier !

PIERRE DE TOUCHE

Fredonnant.

PIERRE DE TOUCHE

Non !... Ô brave Olivier, Ô brave Olivier, Ne me laisse pas derrière toi.
Mais... prends le large, Décampe, te dis-je, Je ne veux pas de toi pour ma
noce !¹¹⁸⁰

PIERRE DE TOUCHE

Sortent Jacques, Pierre de Touche et Audrey.

SIRE OLIVIER

C'est égal... Jamais aucun de ces drôles fantasques ne parviendra à me
dégrader de mon ministère.

SIRE OLIVIER

Il sort.

1185

SIRE OLIVIER

‌

SCÈNE XIV

(Une chaumière sur la lisière de la forêt.)

ROSALINDE

Ne me parle plus, je veux pleurer.

CÉLIA

À ton aise, je t'en prie : pourtant aie la bonté de considérer que les larmes ne conviennent pas à un homme.

ROSALINDE

Mais est-ce que je n'ai pas motif de pleurer ?

1190

CÉLIA

Un aussi bon motif qu'on peut le désirer ; ainsi pleure.

ROSALINDE

Ses cheveux mêmes ont la couleur de la trahison.

CÉLIA

Ils sont un peu plus bruns que ceux de Judas : au fait, ses baisers sont baisers judaïques.

ROSALINDE

À dire vrai, ses cheveux sont d'une fort bonne couleur

1195

ROSALINDE

.

CÉLIA

Excellente ! votre châtain est toujours la seule couleur.

ROSALINDE

Et ses baisers sont aussi pleins d'onction que le contact du pain béni.

CÉLIA

Il a acheté de Diane des lèvres de choix. Une nonne vouée à l'hiver ne donne pas de baisers plus purs ; toute la glace de la chasteté est en eux. ¹²⁰⁰

ROSALINDE

Mais pourquoi a-t-il juré de venir ce matin, et ne vient-il pas ?

CÉLIA

Ah ! certainement, il n'a pas d'honneur.

ROSALINDE

Vous croyez ?

CÉLIA

Oui, je crois qu'il n'est ni détrousseur de bourses ni voleur de chevaux ; mais pour sa probité en amour, je le crois aussi creux qu'un gobelet vide ¹²⁰⁵ ou qu'une noix mangée aux vers.

ROSALINDE

Il n'est pas loyal en amour ?

CÉLIA

Quand il est amoureux, oui ; mais je ne crois pas qu'il le soit.

ROSALINDE

Vous l'avez entendu jurer hautement qu'il était amoureux.

CÉLIA

Il était n'est pas il est . D'ailleurs, le serment d'un amoureux n'est pas plus valable que la parole d'un cabaretier : l'un et l'autre se portent garants de faux comptes... Il est ici, dans la forêt, à la suite du duc votre père. 1210

ROSALINDE

J'ai rencontré le duc hier, et j'ai eu une longue causerie avec lui. Il m'a demandé de quelle famille j'étais ; je lui ai dit : d'une aussi bonne que la sienne ; sur ce, il a ri et m'a laissée aller. Mais pourquoi parler de pères, quand il existe un homme tel qu'Orlando ? 1215

CÉLIA

Oh ! voilà un galant homme ! Il écrit des vers galants, parle en mots galants, multiplie les serments galants et les rompt galamment à plat sur le cœur de sa maîtresse, tel qu'un joueur novice qui n'éperonne son cheval que d'un côté et rompt sa lance de travers comme un noble oison. N'importe ! ce que jeunesse monte et folie guide est toujours galant... Qui entre ici ? 1220

CORIN

— Maîtresse, et vous, maître, vous vous êtes souvent enquis — de ce berger qui se plaignait de l'amour — et que vous avez vu assis près de moi sur le gazon, — vantant la fière et dédaigneuse bergère, — sa maîtresse. 1225

CÉLIA

Oui, après ?

CORIN

— Si vous voulez voir une scène jouée au naturel — entre le teint pâle de l’amour pur — et la vive rougeur de l’arrogant et fier dédain, — venez à quelques pas d’ici et je vous conduirai, pour peu que vous souhaitiez être spectateurs. 1230

ROSALINDE

Oh ! venez ! partons ! — La vue des amants soutient les amoureux... — Conduisez-nous à ce spectacle, et vous verrez — que je jouerai un rôle actif dans la pièce.

ROSALINDE

Ils sortent. 1235

ROSALINDE

‌

SCÈNE XV

(Dans la forêt.)

PHÉBÉ

— Je ne veux pas être ton bourreau ; — je te fuis, pour ne pas te faire souffrir. — Tu me dis que le meurtre est dans mes yeux : voilà qui est joli, en vérité, et bien probable, — que les yeux, qui sont les plus frêles et les plus tendres choses, — qui ferment leurs portes craintives à un atome, puissent être appelés tyrans, bouchers, meurtriers ! — Tiens, je te fais la moue de tout mon cœur : si mes yeux peuvent blesser, eh bien, qu’ils te tuent ! — Allons, affecte de t’évanouir, allons, tombe à la renverse ! — sinon, oh ! par pudeur, par pudeur, — cesse de mentir en di- 1240

sant que mes yeux sont meurtriers ! — Allons, montre-moi la blessure
que mon regard t'a faite... — Égratigne-toi seulement avec une épingle,
il en reste — une cicatrice. Appuie-toi sur un roseau, — une marque, une
empreinte se voient — un moment sur ta main ; mais les regards — que
je viens de te lancer ne t'ont point blessé, — et je suis bien sûre que des
yeux n'ont pas la force — de faire mal.

1245

1250

SILVIUS

Ô chère Phébé ! — si un jour

(et ce jour peut être proche)

SILVIUS

— quelque frais visage a le pouvoir de vous charmer, — alors vous
connaîtrez ces blessures invisibles — que font les flèches acérées de
l'amour.

ROSALINDE

— Et pourquoi, je vous prie ? De quelle mère êtes-vous donc née, —
pour insulter ainsi et accabler à plaisir — les malheureux ? Quand vous
auriez de la beauté, —

1255

*(et, ma foi, je vous en vois tout juste — assez pour aller au lit la nuit sans
chandelle)*

ROSALINDE

, — serait-ce une raison pour être arrogante et impitoyable ?... — Eh
bien, que signifie ceci ? Pourquoi me considérez-vous ? — Je ne vois en
vous rien de plus que dans le plus ordinaire — article de la nature...
Mort de ma petite vie ! — Je crois qu'elle a l'intention de me fasciner,
moi aussi... — Non vraiment, fière donzelle, ne l'espérez pas ; ce ne sont
pas vos sourcils d'encre, vos cheveux de soie noire, — vos yeux de jais

1260

ni vos joues de crème — qui peuvent soumettre mon âme à votre divinité !...

1265

ROSALINDE

À Silvius.

ROSALINDE

— Et vous, berger niais, pourquoi la poursuivez-vous — comme un nébuleux vent du sud, soufflant le vent et la pluie ? — Vous êtes mille fois mieux comme homme — qu'elle n'est comme femme. Ce sont les imbéciles tels que vous — qui peuplent le monde d'enfants mal venus ! Ce n'est pas son miroir qui la flatte, c'est vous ! — Grâce à vous, elle se voit plus belle — que ses traits ne la montrent en réalité... 1270

ROSALINDE

À Phébé.

PHÉBÉ

— Je vous en prie, beau damoiseau, grondez-moi un an de suite ; — j'aime mieux entendre vos gronderies que les tendresses de cet homme. 1275
—

ROSALINDE

Il s'est énamouré de sa laideur et la voilà qui s'énamoure de ma colère.

ROSALINDE

À Silvius.

ROSALINDE

S'il en est ainsi, toutes les fois qu'elle te répondra par des regards maussades, je l'abreuverai de paroles amères.

1280

ROSALINDE

À Phébé.

ROSALINDE

Pourquoi me regardez-vous ainsi ?

PHÉBÉ

Ce n'est pas par malveillance pour vous.

ROSALINDE

— Je vous en prie, ne vous éprenez pas de moi, — car je suis plus trompeur que les vœux faits dans le vin... — Et puis, je ne vous aime pas. Si vous voulez connaître ma demeure, — c'est au bouquet d'oliviers, tout près d'ici... — Sœur, venez-vous ? Berger, serre-la de près... — Allons, sœur... Bergère, faites-lui meilleure mine — et ne soyez pas fière : quand tout le monde vous verrait, — nul ne serait ébloui de votre vue autant que lui. — Allons ! À notre troupeau !

1285

1290

ROSALINDE

Sortent Rosalinde, Célia et Corin.

PHÉBÉ

Ô pâtre enseveli ! C'est maintenant que je reconnais la force de tes paroles :

PHÉBÉ

Quiconque doit aimer aime à première vue

PHÉBÉ

.

1295

SILVIUS

— Chère Phébé !

PHÉBÉ

Hé ! que dis-tu, Silvius ?

SILVIUS

— Douce Phébé, ayez pitié de moi.

PHÉBÉ

Eh bien, je compatis à ton état, gentil Silvius.

SILVIUS

— Partout où est la compassion, le soulagement devrait accourir ; — si vous compatissez à mon chagrin d'amour, — donnez-moi votre amour, et votre compassion et mon chagrin — seront exterminés d'un coup.

1300

PHÉBÉ

— Tu as mon affection : n'est-ce pas charitable ?

SILVIUS

— Je voudrais vous avoir.

PHÉBÉ

Oh ! ce serait de la convoitise. — Silvius, il fut un temps où je te haïssais... — Ce n'est pas que je t'aime encore ; — mais puisque tu parles si bien le langage de l'amour, — quelque importune que ta société m'ait été jusqu'ici, — je consens à la supporter, et même je me servirai de toi ; — mais n'attends pas d'autre récompense — que le bonheur de me servir.

1305

1310

SILVIUS

— Si religieux et si parfait est mon amour, — et telle est ma disette de faveurs — que je regarderai comme la plus riche récolte — quelques épis glanés à la suite de l'homme — qui doit recueillir la moisson. Laisse tomber de temps à autre — un sourire, et cela me suffira pour vivre.

PHÉBÉ

— Connais-tu le jeune homme qui me parlait tout à l'heure ?

1315

SILVIUS

— Pas très-bien, mais je l'ai rencontré souvent. — C'est lui qui a acheté la cabane et les courtils — que possédait le vieux Carlot.

PHÉBÉ

— Ne crois pas que je l'aime, parce que je m'informe de lui. — Ce n'est qu'un maussade enfant... Pourtant il jase bien. — Mais que m'importent des paroles ? Pourtant les paroles sonnent bien, — quand celui qui les dit plaît à qui les écoute. — C'est un joli garçon... pas très-joli, — mais il est fier, j'en suis sûre ; et pourtant la fierté lui sied bien. — Il fera un homme agréable. Ce qu'il a de mieux, — c'est son teint ; et plus vite que ne blessait — sa langue, son regard guérissait... — Il n'est pas grand ; mais il est grand pour son âge... — Sa jambe est couci-couci ... Pourtant

1320

1325

elle est bien. — Il y avait une jolie rougeur sur sa lèvre : — un vermillon un peu plus foncé et plus vif — que celui qui nuançait sa joue ; c'était juste la différence — entre le rouge uni et le rouge damassé. — Il est des femmes, Silvius, qui, pour peu qu'elles l'eussent considéré — en détail comme moi, auraient été bien près — de s'amouracher de lui... Mais, 1330 pour ma part, — je ne l'aime, ni ne le hais ; et pourtant — j'ai plus sujet de le haïr que de l'aimer... — Mais lui, quel droit avait-il de me gronder ainsi ? — Il a dit que mes yeux étaient noirs et mes cheveux noirs ; — et je me rappelle à présent qu'il m'a narguée... — Je m'étonne de ne pas lui avoir répliqué. — Mais c'est égal : omission n'est pas rémission. — Je 1335 vais lui écrire une lettre très-impertinente, — et tu la porteras : veux-tu, Silvius ?

SILVIUS

— De tout mon cœur, Phébé.

PHÉBÉ

Je vas l'écrire sur-le-champ. — Le couteau est dans ma tête et dans mon cœur : — je vas être bien aigre et plus qu'expéditive avec lui. — Viens 1340 avec moi, Silvius.

PHÉBÉ

Ils sortent.

PHÉBÉ

‌

SCÈNE XVI

(La lisière de la forêt. Un bouquet d'oliviers en avant d'une cabane.)

JACQUES

De grâce, joli jeune homme, lions plus intime connaissance.

ROSALINDE

On dit que vous êtes un gaillard mélancolique.

1345

JACQUES

C'est vrai ; j'aime mieux ça que d'être rieur.

ROSALINDE

Ceux qui donnent dans l'un ou l'autre excès, sont d'abominables gens et s'exposent, plus que des ivrognes, à la censure du premier venu.

JACQUES

Bah ! il est bon d'être grave et de ne rien dire.

ROSALINDE

Il est bon d'être un poteau.

1350

JACQUES

Je n'ai ni la mélancolie de l'étudiant, laquelle n'est qu'émulation ; ni celle du musicien, laquelle n'est que fantaisie ; ni celle du courtisan, laquelle n'est que vanité ; ni celle du soldat, laquelle n'est qu'ambition ; ni celle de l'homme de loi, laquelle n'est que politique ; ni celle de la femme, laquelle n'est qu'afféterie ; ni celle de l'amant, laquelle est tout cela ; mais j'ai une mélancolie à moi, composée d'une foule de simples et extraite d'une foule d'objets ; et, de fait, la contemplation de mes divers voyages, dans laquelle m'absorbe mon habituelle rêverie, me fait la plus humoriste tristesse.

1355

JACQUES

J'ai bien gagné mon expérience.

1360

ROSALINDE

Et votre expérience vous rend triste ! J'aimerais mieux une folie qui me rendrait gaie qu'une expérience qui me rendrait triste ; et voyager pour ça encore !

ORLANDO

— Bon jour et bonheur, chère Rosalinde ! —

JACQUES

Ah ! vous parlez en vers blancs ! Dieu soit avec vous !

1365

JACQUES

Il sort.

ROSALINDE

Adieu, monsieur le voyageur ! Si vous m'en croyez, grasseyez et portez des costumes étrangers ; dénigrez tous les bienfaits de votre pays natal ; soyez désenchanté de votre venue au monde, et grondez presque Dieu de vous avoir fait la physionomie que vous avez ; sinon, j'aurai peine à croire que vous ayez navigué en gondole !... Eh bien, Orlando, où avez-vous été tout ce temps-ci ? Vous, un amoureux !... Si vous me jouez encore un tour pareil, ne reparaissiez plus en ma présence.

1370

ORLANDO

Ma belle Rosalinde, je suis en retard d'une heure à peine sur ma promesse !

1375

ORLANDO

Pardonnez-moi, chère Rosalinde.

ORLANDO

rosalinde.

ORLANDO

Non, si vous êtes à ce point retardataire, ne reparaissiez plus devant moi ; j'aimerais autant être adorée d'un limaçon.

ORLANDO

D'un limaçon !

1380

ROSALINDE

Oui, d'un limaçon ; car, s'il vient lentement, il porte au moins sa maison sur son dos ; un meilleur douaire, je présume, que vous n'en pourriez assigner à votre femme. En outre, il apporte sa destinée avec lui.

ORLANDO

Quoi donc ?

ROSALINDE

Eh bien, les cornes dont il faut que, vous autres, vous ayez l'obligation à vos épouses ; mais lui, il arrive armé de sa fortune, ce qui prévient la médísance sur son épouse.

1385

ORLANDO

La vertu n'est point faiseuse de cornes, et ma Rosalinde est vertueuse.

ROSALINDE

Et je suis votre Rosalinde.

CÉLIA

Il lui plaît de vous appeler ainsi, mais il a une Rosalinde de meilleur aloi¹³⁹⁰
que vous.

ROSALINDE

Allons, faites-moi la cour, faites-moi la cour ; car aujourd'hui je suis dans mon humeur fériée et assez disposée à consentir. Qu'est-ce que vous me diriez à présent, si j'étais votre vraie, vraie Rosalinde ?

ORLANDO

Je vous donnerais un baiser avant de parler.

1395

ROSALINDE

Non ! Vous feriez mieux de parler d'abord, et quand vous seriez embourbé, faute de sujet, vous en prendriez occasion pour baiser. Il y a de très-bons orateurs qui, quand ils restent court, se mettent à cracher ; et pour les amoureux, dès que la matière

(ce dont Dieu nous garde !)

ROSALINDE

leur fait défaut, l'expédient le plus propre, c'est de baiser.

1400

ORLANDO

Mais si le baiser est refusé ?

ROSALINDE

Alors vous voilà amené aux supplications, et ainsi s'entame une nouvelle matière.

ORLANDO

Qui pourrait rester en plan devant une maîtresse bien aimée ?

ROSALINDE

Vous, tout le premier, si j'étais votre maîtresse ; autrement je considé-
rais ma vertu comme plus piètre que mon esprit. 1405

ORLANDO

Quoi ! je serais complètement défait !

ROSALINDE

Vos vœux seraient défaits, mais point vos vêtements... Ne suis-je pas votre Rosalinde ?

ORLANDO

Je me plais à dire que vous l'êtes, parce que je désire parler d'elle. 1410

ROSALINDE

Eh bien, Rosalinde vous dit en ma personne : je ne veux pas de vous.

ORLANDO

Alors, je n'ai plus qu'à mourir, de ma personne.

ROSALINDE

Non, croyez-moi, mourez pas procuration. Ce pauvre monde est vieux d'à peu près six mille ans, et pendant tout ce temps-là il n'y a pas un homme qui soit mort en personne, j'entends pour cause d'amour. Troy-¹⁴¹⁵lus a eu la cervelle broyée par une massue grecque ; pourtant il avait fait tout son possible pour mourir d'amour, car c'est un des soupirants modèles. Quant à Léandre, il aurait vécu nombre de belles années, quand même Héro se fût faite nonnain, n'eût été la chaleur de certaine nuit de juin : car, ce bon jeune homme, il alla tout simplement se bai-¹⁴²⁰gner dans l'Hellespont, et, étant pris d'une crampe, il se noya : les niais chroniqueurs du temps ont trouvé que c'était la faute à Héro de Sestos. Mais mensonges que tout ça ! Les hommes sont morts de tout temps, et les vers les ont mangés, mais jamais pour cause d'amour.

ORLANDO

Je ne voudrais pas que ma vraie Rosalinde fût dans ces idées-là ; car je¹⁴²⁵ proteste qu'un froncement de son sourcil me tuerait.

ROSALINDE

Par cette main levée, il ne tuerait pas une mouche. Mais voyons, je vais être pour vous une Rosalinde de plus avenante disposition. Demandez-moi ce que vous voudrez, je vous l'accorderai.

ORLANDO

Eh bien, aime-moi, Rosalinde.¹⁴³⁰

ROSALINDE

Oui, ma foi, je le veux bien, les vendredis, les samedis et tous les jours.

ORLANDO

Et... veux-tu de moi ?

ROSALINDE

Oui, et de vingt comme vous.

ORLANDO

Que dis-tu ?

ROSALINDE

Est-ce que vous n'êtes pas bon ?

1435

ORLANDO

Je l'espère.

ROSALINDE

Eh bien, peut-on désirer trop de ce qui est bon ?... Allons, sœur, servez-nous de prêtre et mariez-nous... Donnez-moi votre main, Orlando.

ROSALINDE

Orlando et Rosalinde se prennent la main.

ROSALINDE

Que dites vous, ma sœur ?

1440

ORLANDO

De grâce, mariez-nous.

CÉLIA

Je ne sais pas les paroles à dire.

ROSALINDE

Il faut que vous commenciez ainsi : Consentez-vous, Orlando ?...

CÉLIA

J'y suis... Consentez-vous, Orlando, à prendre pour femme cette Rosalinde ?

1445

ORLANDO

J'y consens.

ROSALINDE

Oui, mais quand ?

ORLANDO

Tout de suite, aussi vite qu'elle peut nous marier.

ROSALINDE

Sur ce, vous devez dire : Je te prends pour femme, Rosalinde.

ORLANDO

Je te prends pour femme, Rosalinde.

1450

ORLANDO

Il en est ainsi de toutes les pensées : elles ont des ailes.

ROSALINDE

Dites-moi maintenant, combien de temps voudrez-vous d'elle, quand vous l'aurez possédée ?

ORLANDO

L'éternité et un jour.

ROSALINDE

Dites un jour, sans l'éternité. Non, non, Orlando. Les hommes sont Avril¹⁴⁵⁵ quand ils font leur cour, et Décembre quand ils épousent. Les filles sont Mai tant qu'elles sont filles, mais le temps change dès qu'elles sont femmes. Je prétends être plus jalouse de toi qu'un ramier de Barbarie de sa colombe, plus criarde qu'un perroquet sous la pluie, plus extravagante qu'un singe, plus éperdue dans mes désirs qu'un babouin. Je prétends¹⁴⁶⁰ pleurer pour rien comme Diane à la fontaine

ROSALINDE

, et ça quand vous serez en humeur de gaieté ; je prétends rire comme une hyène, et ça quand tu seras disposé à dormir.

ORLANDO

Mais ma Rosalinde fera-t-elle tout cela ?

ROSALINDE

Sur ma vie, elle fera comme je ferai.

1465

ORLANDO

Oh ! mais elle est sage !

ORLANDO

Un homme qui aurait une femme douée d'autant d'esprit pourrait bien s'écrier : Esprit, où t'égaras-tu ?

ROSALINDE

Oh ! vous pouvez garder cette exclamation pour le cas où vous verriez l'esprit de votre femme monter au lit de votre voisin.

1470

ORLANDO

Et quelle spirituelle excuse son esprit trouverait-il à cela ?

ROSALINDE

Parbleu ! il lui suffirait de dire qu'elle allait vous y chercher. Vous ne la trouverez jamais sans réplique, à moins que vous ne la trouviez sans langue. Pour la femme qui ne saurait pas rejeter sa faute sur le compte de son mari, oh ! qu'elle ne nourrisse pas elle-même son enfant, car elle en ferait un imbécile.

1475

ORLANDO

Je vais te quitter pour deux heures, Rosalinde.

ROSALINDE

Hélas ! cher amour, je ne saurais me passer de toi deux heures.

ORLANDO

Je dois me trouver au dîner du duc ; vers deux heures je reviendrai près de toi.

1480

ROSALINDE

Oui, allez, allez votre chemin... Je savais comment vous tourneriez... Mes amis me l'avaient prédit, et je m'y attendais... C'est votre langue flatteuse qui m'a séduite... Encore une pauvre abandonnée... Vienne la mort !... À deux heures, n'est-ce pas ?

ORLANDO

Oui, charmante Rosalinde.

1485

ROSALINDE

Sérieusement, sur ma parole, sur mon espoir en Dieu, et par tous les jolis serments qui ne sont pas dangereux, si vous manquez d'un iota à votre promesse, si vous venez une minute après l'heure, je vous tiens pour le plus pathétique parjure, pour l'amant le plus fourbe et le plus indigne de celle que vous appelez Rosalinde, qu'il soit possible de trouver dans l'énorme bande des infidèles. Ainsi redoutez ma censure, et tenez votre promesse.

1490

ORLANDO

Aussi religieusement que si tu étais vraiment ma Rosalinde. Sur ce, adieu.

ROSALINDE

Oui, le temps est le vieux justicier qui examine tous ces délits-là : laissons le temps juger. Adieu !

1495

ROSALINDE

Orlando sort.

CÉLIA

Vous avez rudement maltraité notre sexe dans votre bavardage amoureux ; vous mériteriez qu'on relevât votre pourpoint et votre haut-de-chausses par-dessus votre tête, et qu'on fit voir au monde le tort que l'oiseau a fait à son propre nid. 1500

ROSALINDE

Ô cousine, cousine, cousine, ma jolie petite cousine, si tu savais à quelle profondeur je suis enfoncée dans l'amour ! Mais elle ne saurait être sondée : mon affection a un fond inconnu, comme la baie de Portugal.

CÉLIA

Ou plutôt, elle n'a pas de fond : aussitôt que vous l'épanchez, elle fuit. 1505

CÉLIA

Et moi, je vais dormir.

CÉLIA

Elles sortent.

CÉLIA

‌

SCÈNE XVII

(Dans la forêt.)

JACQUES

Quel est celui qui a tué le cerf ?

PREMIER SEIGNEUR

Monsieur, c'est moi.

1510

JACQUES

Présentons-le au duc comme un conquérant romain ; il serait bon aussi de poser sur sa tête les cornes du cerf, comme palmes triomphales... Veneur, n'avez-vous pas une chanson de circonstance ?

DEUXIÈME SEIGNEUR

Oui, monsieur.

JACQUES

Chantez-la : peu importe que ce soit d'accord, pourvu qu'elle fasse assez de bruit.

1515

PREMIER CHASSEUR

Qu'obtiendra celui qui tua le cerf ?

DEUXIÈME CHASSEUR

Qu'il emporte la peau et les cornes !

PREMIER CHASSEUR

Puis ramenons-le en chantant.

TOUS LES CHASSEURS

Ne fais pas fi de porter la corne. Elle servait de cimier avant ta naissance.

1520

PREMIER CHASSEUR

Le père de ton père l'a portée.

DEUXIÈME CHASSEUR

Et ton père l'a portée.

TOUS LES CHASSEURS

La corne, la corne, la puissante corne N'est chose risible ni méprisable !

TOUS LES CHASSEURS

‌

1525

SCÈNE XVIII

(Dans la forêt. Un plateau dominant une vallée, au bas de laquelle on distingue vaguement une cabane.)

ROSALINDE

Qu'en dites-vous à présent ? Il est passé deux heures, et si peu d'Orlando !

CÉLIA

Je vous garantis que, cédant à l'amour pur et au trouble de sa cervelle, il a pris son arc et ses flèches et est allé... dormir... Voyez donc ! qui vient ici ?

1530

SILVIUS

— J'ai un message pour vous, beau jouvenceau. — Ma mie Phébé m'a dit de vous donner ceci.

SILVIUS

Il lui remet une lettre que Rosalinde lit.

SILVIUS

— Je ne sais pas le contenu de ce billet ; mais, si j'en juge — par le front sévère et par la mine irritée — qu'elle avait en l'écrivant, — la teneur en¹⁵³⁵ doit être furieuse. Pardonnez-moi, — je ne suis que l'innocent messenger.

ROSALINDE

— La patience elle-même bondirait à cette lecture — et deviendrait duelliste. Supporter ceci, c'est tout supporter. — Elle dit que je ne suis pas beau, que je manque de formes, — que je suis arrogant, et qu'elle ne pourrait m'aimer, — l'homme fût-il aussi rare que le phénix... Dieu merci ! — Son amour n'est pas le lièvre que je cours. — Pourquoi m'écrit-elle ainsi ?... Tenez, berger, tenez, — cette lettre est de votre rédaction.¹⁵⁴⁰

SILVIUS

— Non, je proteste que je n'en sais pas le contenu : — c'est Phébé qui l'a écrite,

ROSALINDE

Allons, allons, vous êtes fou : — l'amour vous fait extravaguer. — J'ai vu sa main : elle a une main de cuir, — une main couleur de moëllon ; j'ai vraiment cru — qu'elle avait ses vieux gants, mais c'étaient ses mains. — Elle a une main de ménagère ; mais peu importe. — Je dis que jamais elle n'a rédigé cette lettre : — c'est la rédaction et la main d'un homme.¹⁵⁴⁵

SILVIUS

— C'est bien la sienne.

1550

ROSALINDE

Mais c'est un style frénétique et féroce, — un style de cartel ! mais elle me jette le défi, — comme un Turc à un chrétien ! la mignonne cervelle d'une femme — ne saurait concevoir des expressions si gigantesquement brutales, — de ces mots éthiopiens, plus noirs par leur signification — que par la couleur même de leurs lettres... Voulez-vous entendre l'épître ?

1555

SILVIUS

— Oui, s'il vous plaît, car je n'en connais rien encore, — bien que je connaisse déjà trop la cruauté de Phébé.

ROSALINDE

— Elle me Phébéise ! Écoutez comme écrit ce tyran femelle.

ROSALINDE

Elle lit.

1560

ROSALINDE

Es-tu un dieu changé en pâtre, Toi qui as brûlé un cœur de vierge ?

ROSALINDE

— Une femme peut-elle pousser l'outrage jusque-là ?

SILVIUS

Appelez-vous ça un outrage ?

ROSALINDE

Pourquoi, te dépouillant de ta divinité, Guerroies-tu contre un cœur de femme ?

1565

ROSALINDE

— Ouïtes-vous jamais pareil outrage ?

ROSALINDE

Tant qu'un regard d'homme m'a poursuivie, Cela ne m'a fait aucun mal.

ROSALINDE

Elle me prend pour une bête.

ROSALINDE

Si le dédain de vos yeux éclatants A pu m'inspirer un tel amour, Hélas !
quel étrange effet M'aurait causé leur tendre aspect ! Si je vous aimais
quand vous me grondiez, Combien m'auriez-vous émue de vos prières !
Celui qui te porte mon amour Se doute peu de cet amour : Apprends-
moi par lui sous un pli Si ton jeune cœur Accepte l'offrande sincère De
ma personne et de tout mon avoir ; Ou, par lui, rejette mon amour, Et
alors, je ne songerai plus qu'à mourir.

1570

1575

SILVIUS

Vous appelez ça des invectives !

CÉLIA

Hélas, pauvre berger !

ROSALINDE

Vous le plaignez ? Non, il ne mérite pas de pitié.

ROSALINDE

À Silvius.

ROSALINDE

Silvius sort.

1580

OLIVIER

Bonjour, belle jeunesse. Dites-moi, savez-vous — dans quelle clairière de la forêt est — une bergerie entourée d'oliviers ?

CÉLIA

— À l'orient de ce lieu, au bas du vallon voisin. — Vous voyez cette rangée de saules le long de ce ruisseau murmurant ? — Laissez-la à votre main droite, et vous y êtes. — Mais à cette heure la cabane se garde elle-même ; — il n'y a personne.

1585

OLIVIER

— Pour peu qu'une langue ait pu guider un regard, — je vous reconnais par le signallement donné : — même costume, même âge... Le garçon est blond, — a les traits féminins, et tout à fait l'air — d'une sœur aînée ; la jeune fille est petite — et plus brune que son frère... Ne seriez-vous pas — les propriétaires de l'habitation que je cherche ?

1590

CÉLIA

— À cette question nous pouvons, sans vanité, répondre que oui.

ROSALINDE

— C'est moi... Que doit nous apprendre ceci ?

OLIVIER

— Ma honte, si vous tenez à savoir de moi — qui je suis, et comment, et pourquoi, et où — ce mouchoir a été taché de sang.

1595

CÉLIA

Je vous en prie, parlez.

OLIVIER

— La dernière fois que le jeune Orlando vous a quittés, — il vous laissa la promesse de revenir — dans deux heures. Il cheminait donc par la forêt, — mâchant l'aliment doux et amer de la rêverie, — quand, ô surprise ! il jeta les yeux de côté, — et voici, écoutez bien, le spectacle qui s'offrit à lui. — Sous un chêne dont les rameaux étaient moussus de vieillesse — et la cime chauve d'antiquité caduque, — un misérable en guenilles, à la barbe démesurée, — dormait, couché sur le dos : autour de son cou — s'était enlacé un serpent vert et or — dont la tête, dardant la menace, s'approchait — de sa bouche entr'ouverte ; mais tout à coup, — à la vue d'Orlando, il s'est détaché — et s'est glissé en replis annelés — dans un taillis à l'ombre duquel — une bonne aux mamelles taries — était tapie la tête contre terre, épiant d'un œil de chat — le moment où l'homme endormi s'éveillerait : car il est — dans la nature royale de cette bête — de ne jamais faire sa proie de ce qui semble mort. — À sa vue, Orlando s'est approché de l'homme — et a reconnu son frère, son frère aîné !

1600

1605

1610

CÉLIA

— Oh ! je lui ai entendu parler de ce frère ; — il le représentait comme le plus dénaturé — des hommes

OLIVIER

Et il avait bien raison ; — car je sais, moi, combien il était dénaturé.

1615

ROSALINDE

— Mais Orlando ! est-ce qu'il l'a laissé là — à la merci de cette lionne affamée et épuisée ?

OLIVIER

— Deux fois il a tourné le dos, comme pour se retirer. — Mais la générosité, toujours plus noble que la rancune, — et la nature, plus forte que ses justes griefs, — l'ont décidé : il a livré bataille à la lionne — qui bien-tôt est tombée devant lui : au vacarme, — je me suis éveillé de mon terrible sommeil.

1620

CÉLIA

— Vous êtes donc son frère !

ROSALINDE

C'est donc vous qu'il a sauvé !

CÉLIA

— C'est donc vous qui si souvent avez conspiré sa mort !

1625

OLIVIER

— C'était moi, mais ce n'est plus moi. Je ne rougis pas — de vous dire ce que j'étais, depuis que ma conversion — me rend si heureux d'être ce que je suis.

ROSALINDE

— Mais ce mouchoir sanglant !

CÉLIA

— Qu'avez-vous donc, Ganimède, doux Ganimède ?

1630

OLIVIER

— Beaucoup s'évanouissent à la vue du sang.

CÉLIA

— Si ce n'était que cela ! Cous... Ganimède !

OLIVIER

— Voyez, il revient à lui.

ROSALINDE

Je voudrais bien être à la maison.

CÉLIA

— Nous allons vous y mener.

1635

CÉLIA

À Olivier.

CÉLIA

— Veuillez le prendre par le bras, je vous prie.

OLIVIER

Remettez-vous, jouvenceau... Vous, un homme ! Vous n'avez pas le cœur d'un homme !

ROSALINDE

Non, je le confesse... Eh bien, l'ami, il faut le reconnaître, voilà qui est bien joué ; dites, je vous prie, à votre frère comme j'ai bien joué la chose. Ha ! ha !

1640

ROSALINDE

Elle pousse un soupir douloureux.

OLIVIER

Ce n'était pas un jeu. Votre pâleur témoigne trop bien que c'était une émotion réelle.

1645

ROSALINDE

Simple jeu, je vous assure.

OLIVIER

Eh bien, reprenez du cœur et montrez-vous un homme.

ROSALINDE

C'est ce que je fais... Mais en bonne justice j'aurais dû être femme...

CÉLIA

Tenez, vous pâlissez de plus en plus ; je vous en prie, rentrons... Vous, bon monsieur, venez avec nous.

1650

OLIVIER

— Volontiers, car il faut que je rapporte — à mon frère en quels termes vous l'excusez, Rosalinde. —

ROSALINDE

Je vais y réfléchir. Mais je vous prie, dites-lui comme j'ai bien joué... Voulez-vous venir !

ROSALINDE

Ils sortent.

1655

ROSALINDE

‌

SCÈNE XIX

(Une clairière.)

PIERRE DE TOUCHE

Nous trouverons le moment. Audrey, Patience, gentille Audrey.

AUDREY

Bah ! ce prêtre-là était suffisant ; le vieux gentilhomme avait beau dire !

PIERRE DE TOUCHE

C'est un misérable que ce sire Olivier, Audrey, un infâme Gâche-Texte...
Çà, Audrey, il y a ici dans la forêt un gars qui a des prétentions sur
vous.

1660

AUDREY

Oui, je sais qui c'est : il n'a aucun droit sur moi... Justement voici
l'homme dont vous parlez.

PIERRE DE TOUCHE

C'est pour moi le boire et le manger que la vue d'un villageois. Sur ma
foi, nous autres gens d'esprit, nous aurons bien des comptes à rendre. Il
faut toujours que nous nous moquions ; nous ne pouvons nous en em-
pêcher.

1665

WILLIAM

Bonsoir, Audrey.

AUDREY

Dieu vous donne le bonsoir, William !

WILLIAM

Et bonsoir à vous aussi, monsieur.

1670

PIERRE DE TOUCHE

Bonsoir, mon cher ami. Couvre ton chef, couvre ton chef ; voyons, je
t'en prie, couvre-toi... Quel âge avez-vous, l'ami ?

WILLIAM

Vingt-cinq ans, monsieur.

PIERRE DE TOUCHE

Un âge mûr. Ton nom est William ?

WILLIAM

William, monsieur.

1675

PIERRE DE TOUCHE

Un beau nom. Es-tu né ici dans la forêt ?

WILLIAM

Oui, monsieur, Dieu merci !

PIERRE DE TOUCHE

Dieu merci ! Une bonne réponse. Es-tu riche ?

WILLIAM

Ma foi, monsieur, couci, couci.

PIERRE DE TOUCHE

Couci couci est bon, très-bon, excellemment bon... et pourtant non, ce n'est que couci couci. Es-tu sage ?

1680

WILLIAM

Oui, monsieur, j'ai suffisamment d'esprit.

PIERRE DE TOUCHE

Eh ! tu réponds bien. À présent je me rappelle une maxime : le fou se croit sage et le sage reconnaît lui-même n'être qu'un fou. Le philosophe païen, quand il avait envie de manger une grappe, ouvrait les lèvres au moment de la mettre dans sa bouche ; voulant dire par là que les grappes étaient faites pour être mangées et les lèvres pour s'ouvrir ¹⁶⁸⁵

PIERRE DE TOUCHE

.

PIERRE DE TOUCHE

Montrant Audrey.

PIERRE DE TOUCHE

Vous aimez cette pucelle ?

¹⁶⁹⁰

WILLIAM

Oui, monsieur.

PIERRE DE TOUCHE

Donnez-moi la main... Es-tu savant ?

WILLIAM

Non, monsieur.

PIERRE DE TOUCHE

Eh bien, sache de moi ceci : Avoir, c'est avoir. Car c'est une figure de rhétorique qu'un liquide, étant versé d'une tasse dans un verre, en rem- ¹⁶⁹⁵

plissant l'un évacue l'autre. Car tous vos auteurs sont d'avis que ipse
c'est lui-même ; or, tu n'es pas ipse , car je suis lui-même .

WILLIAM

Quel lui-même, monsieur ?

AUDREY

Va-t'en, bon William.

WILLIAM

Dieu vous tienne en joie, monsieur !

1700

WILLIAM

Il s'enfuit.

CORIN

Notre maître et notre maîtresse vous cherchent ; allons, en route, en
route !

PIERRE DE TOUCHE

File, Audrey, file, Audrey... J'y vais, j'y vais.

PIERRE DE TOUCHE

Ils sortent.

1705

PIERRE DE TOUCHE

‌

SCÈNE XX

(Les environs de la grotte d'Orlando.)

ORLANDO

Est-il possible qu'à peine connue de vous, elle vous ait plu ; qu'à peine vue, elle ait été aimée ; à peine aimée, demandée ; à peine demandée, obtenue ! Et vous êtes décidé à la posséder ?

OLIVIER

Ne discutez pas tant de précipitation, sa pauvreté, nos

1710

OLIVIER

Entre Rosalinde.

ORLANDO

Vous avez mon assentiment. Que votre noce soit pour demain : j'y convierai le noble duc et tous ses courtisans charmés. Allez presser Aliéna ; car, voyez-vous, voici ma Rosalinde.

ROSALINDE

Dieu vous garde, frère !

1715

OLIVIER

Et vous, charmante sœur !

ROSALINDE

Ô mon cher Orlando, que cela m'afflige de te voir porter ton cœur en écharpe !

ORLANDO

Ce n'est que mon bras.

ROSALINDE

J'ai cru que ton cœur avait été blessé par les griffes d'une lionne.

1720

ORLANDO

Il est blessé, mais par les yeux d'une femme.

ROSALINDE

Votre frère vous a-t-il dit comme j'ai joué l'évanouissement, quand il m'a montré votre mouchoir ?

ORLANDO

Oui, et des prodiges plus grands encore que celui-là.

ORLANDO

Ils seront mariés demain, et j'inviterai le duc à la noce. Mais, ah ! que c'est chose amère de ne voir le bonheur que par les yeux d'autrui ! Demain, plus je verrai mon frère heureux de posséder ce qu'il désire, plus j'aurai le cœur accablé.

1725

ROSALINDE

Allons donc ! est-ce que je ne peux pas demain vous tenir lieu de Rosalinde ?

1730

ORLANDO

Je ne puis plus vivre d'imagination.

ORLANDO

Parlez-vous sérieusement ?

ROSALINDE

Oui, sur ma vie, que j'aime chèrement, bien que j'avoue être magicien. Ainsi parez-vous de vos plus beaux atours, conviez vos amis ; car, si vous voulez être marié demain, vous le serez, et à Rosalinde, pour peu que vous le désiriez.

1735

ROSALINDE

Tenez, voici mon amoureuse et son amoureux.

PHÉBÉ

— Jeune homme, vous m'avez fait une grande incivilité, — en montrant la lettre que je vous avais écrite.

ROSALINDE

— Cela m'est bien égal. Je m'étudie — à paraître dédaigneux et incivil envers vous. — Vous avez là à votre suite un fidèle berger ; — tournez les yeux sur lui, aimez-le : il vous adore.

1740

PHÉBÉ

— Bon berger, dites à ce jouvenceau ce que c'est qu'aimer.

SILVIUS

— C'est être tout soupirs et tout larmes ; — et ainsi suis-je pour Phébé.

PHÉBÉ

Et moi pour Ganimède.

1745

ORLANDO

— Et moi pour Rosalinde

ROSALINDE

Et moi pour pas une femme.

SILVIUS

— C'est être tout fidélité et dévouement ; — et ainsi suis-je pour Phébé.

PHÉBÉ

Et moi pour Ganimède.

ORLANDO

— Et moi pour Rosalinde.

1750

ROSALINDE

Et moi pour pas une femme.

SILVIUS

— C'est être tout extase, — tout passion et tout désir, — tout adoration, respect et sacrifice, — tout humilité, tout patience et impatience, — tout pureté, tout résignation, tout obéissance, — et ainsi suis-je pour Phébé.

PHÉBÉ

— Et ainsi suis-je pour Ganimède.

1755

ORLANDO

— Et ainsi suis-je pour Rosalinde.

ROSALINDE

— Et ainsi suis-je pour pas une femme.

PHÉBÉ

— Si c'est ainsi, pourquoi me blâmez-vous de vous aimer ?

SILVIUS

— Si c'est ainsi, pourquoi me blâmez-vous de vous aimer ?

ORLANDO

— Si c'est ainsi, pourquoi me blâmez-vous de vous aimer ?

1760

ROSALINDE

— À qui dites-vous : pourquoi me blâmez-vous de vous aimer ?

ORLANDO

— À celle qui n'est pas ici et qui ne m'entend pas.

ROSALINDE

Assez, je vous prie ! On dirait des loups d'Irlande hurlant à la lune.

ROSALINDE

À Silvius.

ROSALINDE

Je vous servirai, si je puis.

1765

ROSALINDE

À Phébé.

ROSALINDE

Je vous aimerais, si je pouvais... Demain, venez tous me trouver.

ROSALINDE

À Phébé.

ROSALINDE

Je me marierai avec vous, si jamais je me marie avec une femme, et je me marierai demain.

1770

ROSALINDE

À Orlando.

ROSALINDE

Je vous satisferai, si jamais je satisfais un homme, et vous serez marié demain.

ROSALINDE

À Silvius.

ROSALINDE

Je vous contenterai, si ce qui vous plaît peut vous contenter, et vous serez marié demain.

1775

ROSALINDE

À Orlando.

ROSALINDE

Si vous aimez Rosalinde, soyez exact.

ROSALINDE

À Silvius.

ROSALINDE

Si vous aimez Phébé, soyez exact... Aussi vrai que je n'aime pas une femme, je serai exact. Sur ce, au revoir ! je vous ai laissé mes ordres.

1780

SILVIUS

— Je ne manquerai pas au rendez-vous, si je vis.

PHÉBÉ

Ni moi.

ORLANDO

Ni moi.

ORLANDO

Ils sortent.

1785

ORLANDO

‌

SCÈNE XXI

(Sous la feuillée.)

PIERRE DE TOUCHE

Demain est le joyeux jour, Audrey ; demain nous serons mariés.

AUDREY

Je le désire de tout mon cœur, et j'espère que ce n'est pas un désir déshonnête de désirer être une femme établie... Voici venir deux pages du duc banni.

1790

PREMIER PAGE

Heureuse rencontre, mon honnête gentilhomme !

PIERRE DE TOUCHE

Oui, ma foi, heureuse rencontre !... Allons, asseyez-vous, asseyez-vous, et vite une chanson !

DEUXIÈME PAGE

Nous sommes à vos ordres, asseyez-vous au milieu.

DEUXIÈME PAGE

Pierre de Touche s'assied entre les deux pages.

1795

PREMIER PAGE

Exécuterons-nous la chose rondement, sans tousser, ni cracher, ni dire que nous sommes enroués, préludes obligés d'une vilaine voix ?

DEUXIÈME PAGE

Oui, oui, et tous deux sur le même ton, comme deux bohémiennes sur un cheval.

CHANSON

Il était un amant et sa mie, Hey ! ho ! hey nonino !
Qui traversèrent le champ de blé vert, Au printemps, en joli temps nuptial

1800

CHANSON

Où les oiseaux chantent, hey ding ! ding ! ding ! Tendres amants aiment le printemps. Entre les rangées de seigle, Hey ! ho ! hey nonino ! Les jolis campagnards se couchèrent Au printemps, au joli temps nuptial, etc. Sur l'heure ils commencèrent la chanson, Hey ! ho ! hey nonino ! Comme quoi la vie n'est qu'une fleur, Au printemps, etc. Profitez donc du temps présent, Hey ! ho ! hey nonino ! Car l'amour se couronne de primeurs. Au printemps, etc.

1805

1810

PIERRE DE TOUCHE

En vérité, mes jeunes gentilshommes, quoique les paroles ne signifient pas grand'chose, le chant a été fort peu harmonieux.

PREMIER PAGE

Vous vous trompez, messire ; nous avons observé la mesure, nous n'avons pas perdu nos temps.

PIERRE DE TOUCHE

Ma foi, si ; je déclare que c'est temps perdu d'écouter une si sottre chan-¹⁸¹⁵
son. Dieu soit avec vous, et Dieu veuille amender vos voix !... Allons,
Audrey.

PIERRE DE TOUCHE

Ils sortent.

PIERRE DE TOUCHE

‌

SCÈNE XXII

(La chaumière des princesses décorée comme pour une fête.)

VIEUX DUC

— Crois-tu, Orlando, que ce garçon — puisse faire tout ce qu'il a pro-¹⁸²⁰
mis ?

ORLANDO

— Tantôt je le crois, tantôt je ne le crois plus, — comme ceux qui
craignent et qui espèrent en dépit de leur crainte.

ROSALINDE

— Encore un peu de patience, que nous résumions nos conventions !

ROSALINDE

Au duc.

1825

ROSALINDE

— Vous dites que, si j’amène ici votre Rosalinde, — vous l’accorderez à Orlando que voici ?

VIEUX DUC

— Oui, dussé-je donner des royaumes avec elle !

ROSALINDE

— Et vous dites, vous, que vous l’accepterez, dès que je la présenterai ?

ORLANDO

— Oui, fussé-je roi de tous les royaumes !

1830

ROSALINDE

— Vous dites que vous m’épouserez, si je veux bien ?

PHÉBÉ

— Oui, dussé-je mourir une heure après !

ROSALINDE

— Mais, si vous refusez de m’épouser, — vous vous donnerez à ce très-fidèle berger ?

PHÉBÉ

— Tel est notre marché.

1835

ROSALINDE

— Vous dites que vous épouserez Phébé, si elle veut bien ?

SILVIUS

— Fallût-il, en l'épousant, épouser la mort !

ROSALINDE

— J'ai promis d'arranger tout cela.

ROSALINDE

Montrant Orlando au duc.

ROSALINDE

— Ô duc, tenez votre promesse de lui donner votre fille.

1840

ROSALINDE

Montrant le duc à Orlando.

ROSALINDE

— Et vous, Orlando, votre promesse d'accepter sa fille... — Phébé, tenez votre promesse de m'épouser, — ou, sur votre refus d'agréer ce berger...
— Silvius, tenez votre promesse de l'épouser, — si elle me refuse !... Et sur ce, je pars — afin de résoudre tous ces doutes.

1845

ROSALINDE

Rosalinde et Célia sortent.

VIEUX DUC

— Il me semble retrouver dans ce jeune pâtre — quelques traits vivants de ma fille.

ORLANDO

— Monseigneur, la première fois que je l’ai aperçu, — j’ai cru voir un frère de votre fille. — Mais, mon bon seigneur, ce garçon est né dans les bois, — il a été initié aux rudiments — de certaines sciences désespérées¹⁸⁵⁰ par son oncle — qu’il déclare être un grand magicien — caché dans le cercle de cette forêt. —

JACQUES

Il faut qu’il y ait un autre déluge en l’air, pour que tous les couples viennent ainsi dans l’arche ! Voici une paire d’animaux étranges que,¹⁸⁵⁵ dans toutes les langues, on appelle des fous.

PIERRE DE TOUCHE

Salut et compliments à tous !

JACQUES

Mon bon seigneur, recevez-le bien. C’est ce gentilhomme au cerveau bariolé que j’ai si souvent rencontré dans la forêt : il a été homme de cour, assure-t-il.¹⁸⁶⁰

JACQUES

Et comment s’est-elle terminée ?

PIERRE DE TOUCHE

Eh bien, nous nous sommes rencontrés et nous avons reconnu que la querelle était sur la limite du septième grief.

JACQUES

Qu'est-ce donc que le septième grief ?... Mon bon seigneur, prenez en gré ce compagnon.

1865

VIEUX DUC

Il m'est fort agréable.

PIERRE DE TOUCHE

Dieu vous en récompense, monsieur ! Puissiez-vous être aussi agréable pour moi !... J'accours ici, monsieur, au milieu de ces couples rustiques, pour jurer et me parjurer, pour resserrer par le mariage les liens que rompt la passion...

1870

PIERRE DE TOUCHE

Montrant Audrey.

PIERRE DE TOUCHE

Une pauvre pucelle, monsieur ! une créature mal fagotée, monsieur, mais qui est à moi. Un pauvre caprice à moi, monsieur, de prendre ce dont nul n'a voulu. La riche honnêteté se loge comme l'avare, monsieur, dans une mesure, ainsi que votre perle dans votre sale huître.

1875

VIEUX DUC

Sur ma foi, il a le verbe vif et sentencieux .

PIERRE DE TOUCHE

Autant que peuvent l'être des traits de fou, monsieur, et autres fa-daises !

PIERRE DE TOUCHE

C'est-à-dire du démenti sept fois rétorqué... Tenez-vous plus gracieusement, Audrey !... Voici comment, monsieur. Je désapprouvais la coupe de la barbe de certain courtisan. Il me fit dire que, si je déclarais que sa barbe n'était pas bien taillée, il était d'avis qu'elle l'était. Ceci s'appelle la réplique courtoise... Que si je lui faisais dire encore qu'elle n'était pas bien taillée, il me faisait dire qu'il la coupait pour se plaire à lui-même. Ceci s'appelle le sarcasme modéré... Que si j'insistais de nouveau, il contestait mon jugement. Ceci s'appelle la répartie grossière ... Que si j'insistais de nouveau, il me répondait que je ne disais pas la vérité. Ceci s'appelle la riposte vaillante ... Que si j'insistais de nouveau, il me déclarait que j'en avais menti. Ceci s'appelle la contradiction querelleuse. Et ainsi de suite jusqu'au démenti conditionnel et au démenti direct

PIERRE DE TOUCHE

.

JACQUES

Et combien de fois avez-vous dit que sa barbe n'était pas bien taillée ?

PIERRE DE TOUCHE

Je n'osai pas aller plus loin que le démenti conditionnel et il n'osa pas me donner le démenti direct. Sur ce, nous mesurâmes nos épées et nous nous séparâmes.

JACQUES

Pourriez-vous à présent nommer par ordre les degrés du démenti.

JACQUES

N'est-ce pas là un rare gaillard, monseigneur ? Il est aussi bon en tout, et pourtant ce n'est qu'un fou.

Duc

Sa folie n'est qu'un dada à l'abri duquel il lance ses traits d'esprit.

ROSALINDE

Musique solennelle.

1900

ROSALINDE

l'hymen , chantant.

ROSALINDE

Il y a joie au ciel Quand tous sur la terre s'accordent Et se mettent en harmonie. Bon duc, reçois ta fille. Du ciel l'hymen l'a ramenée, Oui, ramenée ici, Afin que tu donnes sa main à celui Dont elle a le cœur dans son sein.

1905

ROSALINDE

— À vous je me donne, car je suis à vous.

ROSALINDE

À Orlando.

ROSALINDE

— À vous je me donne, car je suis à vous.

VIEUX DUC

— Si cette vision ne me trompe, vous êtes ma fille.

ORLANDO

— Si cette vision ne me trompe, vous êtes ma Rosalinde.

1910

PHÉBÉ

— Si cette vision, si cette forme ne me trompe, — alors, adieu mon amour !

ROSALINDE

— Je veux ne pas avoir de père, si ce n'est vous.

ROSALINDE

À Orlando.

ROSALINDE

— Je ne veux pas avoir de mari, si ce n'est vous.

1915

ROSALINDE

À Phébé.

ROSALINDE

— Je veux n'épouser jamais une femme, si ce n'est vous.

ROSALINDE

L'HYMEN.

ROSALINDE

Silence ! Oh ! j'interdis la confusion ! C'est moi qui dois faire la conclusion De ces événements étranges. Ces huit fiancés doivent se donner la main Et s'unir par les liens de l'hymen, Si la vérité est vraie. 1920

ROSALINDE

À Orlando et à Rosalinde.

ROSALINDE

Vous, vous êtes inséparables.

ROSALINDE

À Olivier et à Célia.

ROSALINDE

Vous, vous êtes le cœur dans le cœur. 1925

ROSALINDE

Montrant Silvius à Phébé.

ROSALINDE

Vous, cédez à son amour, Ou prenez une femme pour époux.

ROSALINDE

À Pierre de Touche et à Audrey.

ROSALINDE

Vous, vous êtes voués l'un à l'autre, Comme l'hiver au mauvais temps.
Tandis que nous chanterons un épithalame, Rassasiez-vous de ques-
tions, Afin que la raison calme votre surprise En vous expliquant notre
réunion et ce dénouement. 1930

CHANT

De la grande Junon la noce est la couronne : Ô lien sacré de la table et
du lit ! C'est l'hymen qui peuple toute cité. Que l'auguste mariage soit
donc honoré. Honneur, honneur et gloire À l'hymen, dieu de toute cité ! 1935

VIEUX DUC

— Ô ma chère nièce, sois la bienvenue près de moi, — aussi bienvenue
qu'une autre fille !

PHÉBÉ

— Je ne veux pas reprendre ma parole : désormais tu es à moi. — Ta fi-
délité fixe sur toi mon amour.

JACQUES DES BOIS

— Accordez-moi audience pour un mot ou deux ; — je suis le second fils 1940
du vieux sire Roland, — et voici les nouvelles que j'apporte à cette belle
assemblée. — Le duc Frédéric, apprenant que chaque jour — des person-
nages de haute distinction se retiraient dans cette forêt, — avait levé des
forces considérables et s'était mis — à leur tête, dans le but de sur-
prendre — son frère ici et de le passer au fil de l'épée. — À peine était-il 1945
arrivé à la lisière de ce bois sauvage, — qu'ayant rencontré un vieux re-
ligieux — et causé quelques instants avec lui, il renonça — à son entre-
prise et au monde, — léguant sa couronne à son frère banni, — et resti-

tuant toutes leurs terres à ceux — qui l’avaient suivi dans l’exil. Sur la vérité de ce récit — j’engage ma vie.

1950

JACQUES

— Pardon, monsieur. Si je vous ai bien entendu, — le duc a embrassé la vie religieuse — et jeté au rebut les pompes de la cour.

JACQUES DES BOIS

— Oui.

JACQUES

C’est près de lui que je veux aller : avec ces convertis — il y a beaucoup de choses à apprendre et à recueillir.

1955

JACQUES

Au vieux duc.

JACQUES

— Vous, je vous lègue à vos anciens honneurs, — que votre patience et votre vertu ont bien mérités.

JACQUES

À Orlando.

JACQUES

— Vous, à un amour dont votre constance est bien digne.

1960

JACQUES

À Olivier.

JACQUES

— Vous, à vos domaines, à vos amours et à vos augustes alliés.

JACQUES

À Silvius.

JACQUES

— Vous, à un lit longuement et galamment conquis.

JACQUES

À Pierre de Touche.

1965

JACQUES

— Et vous, aux querelles de ménage ; car pour votre voyage amoureux
— vous n'avez que deux mois de vivres. Allez à vos plaisirs ; — il m'en
faut, à moi, d'autres que la danse.

Duc

Restez, Jacques, restez.

JACQUES

— Je ne suis point fait pour ces passe-temps... Vos ordres, — je les atten-
drai dans votre caverne abandonnée.

1970

JACQUES

Il sort.

Duc

— Procédons, procédons. Nous allons inaugurer ces fêtes, — comme nous espérons bien qu’elles se termineront par de vraies joies.

Duc

Danses.

1975

ÉPILOGUE

ROSALINDE

Ce n’est pas la mode de voir l’héroïne en épilogue, mais ce n’est pas plus malséant que de voir le héros en prologue. S’il est vrai que bon vin n’a pas besoin d’enseigne, il est vrai aussi qu’une bonne pièce n’a pas besoin d’épilogue. Pourtant à de bon vin on met de bonnes enseignes, et les bonnes pièces semblent meilleures à l’aide de bons épilogues. Dans quel embarras suis-je donc, moi qui ne suis pas un bon épilogue et ne puis intercéder près de vous en faveur d’une bonne pièce ! Je n’ai pas les vêtements d’une mendiante ; mendier ne me sied donc pas. Ma ressource est de vous conjurer et je commencerai par les femmes... Ô femmes ! je vous somme, par l’amour que vous portez aux hommes, d’applaudir dans cette pièce tout ce qui vous en plaît ; et vous, ô homme, par l’amour que vous portez aux femmes

1980

1985

(et je m’aperçois à vos sourires que nul de vous ne les hait)

ROSALINDE

, je vous somme de concourir avec les femmes au succès de la pièce... Si j’étais femme, j’embrasserais tous ceux d’entre vous dont la barbe me plairait, dont le teint me charmerait et dont l’haleine ne me rebuterait pas ; et je suis sûre que tous ceux qui ont la barbe belle, le visage beau

1990

et l'haleine douce, en retour de mon offre aimable voudront bien, quand j'aurai fait la révérence, m'adresser un cordial adieu.

ROSALINDE

Tous sortent.

FIN DE COMME IL VOUS PLAIRA

‌

1995